

REVUE SPIRITE

Fondée en 1858
PAR ALLAN-KARDEC

Rédacteur en Chef depuis 1870
P. G. LEYMARIE

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSE, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

53e ANNÉE. | Nº 10 | 1er OCTOBRE 1910.

DIRECTEUR-GÉRANT : PAUL LEYMARIE

Le Drame de la Vie

(Suite).

Nous voici donc dans l'Inde dont nous nous proposions d'étudier la lumineuse évolution. Oui lumineuse car tout est lumière dans cet Orient que dore le soleil et où le feu ne fut rien moins qu'une première révélation divine.

Quel abîme sépare l'Orient de l'Occident! Qu'était ce feu pour l'homme des cavernes? S'approcha-t-il de cet hôte inattendu avec une respectueuse

émotion ou bien avec la terreur qu'eût pu lui inspirer la manifestation d'une puissance surhumaine? Ne fut-ce pas plutôt avec une stupeur muette et quelque peu hébétée qu'il le voyait se rallumer chaque fois qu'il frottait l'une contre l'autre ces deux branches sèches qui certes ne lui étaient jamais apparues comme possédant cette incompréhensible propriété? Si un murmure de satisfaction s'échappait alors de ses lèvres, de quoi pouvait-il remercier ce dieu de son foyer sauvage, où il n'avait éprouvé jusqu'alors que les mesures d'un froid implacable, sinon que de le faire bénéficier d'une chasse heureuse, en lui grillant son quartier d'ours ou de renne dont il savourait le haut goût et les âcres parfums? Peut-être n'eut-il alors que le vague désir de le remercier par l'offrande sanglante habituelle en pareils cas, car si l'homme de ce temps se créa des dieux, ce ne furent sans doute que des divinités farouches à têtes de loups, de hyènes ou de tigres, avides de chairs pantelantes... et peut-être du sang de l'homme lui-même. N'est-ce pas à cette heure sinistre qu'il faut remonter pour y trouver l'origine des sacrifices humains?

Combien différent fut l'homme des régions himalayennes! C'est dans les hymnes indous que nous en retrouverons le témoignage. Nous y voyons que si l'homme possède la flamme, loin de se glorifier du pouvoir qu'il a de la rallumer chaque matin, c'est toujours pour lui un moment d'extase, toujours un prodige nouveau.

Si l'on n'appelait le dieu par des hymnes, pensait-il, ce serait en vain que serait frottées les branches sèches, qui, non accompagnées de prières « refuseraient » de s'enflammer.

Aussi que de cantiques, que d'invocations ardentes pour faire revenir le puissant Agni? Et quand il a bien voulu se rendre à l'appel passionné, quand le dieu du milieu des cendres grises ou des feuilles desséchées darde sa langue effilée, quel chant de reconnaissance éclate, se prolonge et monte vers les nues dans les spirales de la fumée du sacrifice!

C'est ainsi que chez les Indous naquit de l'adoration du feu la première religion spiritualiste. Comme le foyer, comme l'autel, le prêtre était sacré, et lui seul était qualifié pour faire descendre du ciel le Génie aux flammes rouges, c'est-à-dire les lueurs divines dont étaient illuminés, pendant le sacrifice, et le pur sacrificateur et l'autel de gazon.

Ce qu'il y a de plus saisissant dans l'histoire de cet homme de l'Inde, c'est le trésor de pensées, de sentiments, d'inspirations qu'il a tiré de ce foyer révélateur. Voulez-vous, dit Edgar Quinet, saisir le moment où notre ancêtre asiatique fit surgir d'une première impression tout un monde de mystères et de poésie mystique qui devaient être comme la substance morale des humanités futures, constater tout ce qu'il a pu bâtir sur un peu de fumée bleuâtre s'envolant sur la brise matinale? Vous le pouvez. Approchez.

Voyez-vous ce feu de berger qui s'allume sur la pente d'une colline ? Certes, rien de plus simple, n'est-ce pas; mais ce qui donne à cet humble foyer une signification toute spéciale, c'est qu'autour de lui s'élèvent des voix émues entonnant une sorte de cantique: « Chantez l'éclatant mystère, psalmodient les bergers, apportez vos hymnes et vos offrandes à l'Agni, le victorieux. »

— Agni, le victorieux, ce simple feu de feuilles mortes!

— Oui, certes, car ce feu n'est rien moins qu'un dieu nouveau-né qui dès le berceau va être qualifié des plus glorieuses appellations. Et combien vite elles s'accroissent, s'amplifient. Lui qui ne fut d'abord que le berger du troupeau divin, le voilà maintenant investi du titre de sacrificateur et chose tout autrement touchante, devenu l'hôte, l'ami, le Génie protecteur de la famille... bien plus encore le bienfaiteur immémorial de la race humaine tout entière : « Toi, que nos pères ont chanté, s'écrient ses adorateurs exaltés, si bien que ce simple foyer de bergers, que cet humble autel formé de quelques mottes de terre est déjà le fondement, la base des Sociétés précédentes, en même temps que le lien des générations de l'avenir.

Mais nous n'avons pas tout dit. Levons les yeux, que voyons-nous ? C'est que la fumée qui s'échappe de cet autel s'élève jusqu'à la voûte céleste. N'est-ce pas le puissant Agni qui monte dans les nues et s'en va tout au sommet de l'Empyrée porter aux Immortels leur part de l'holocauste des bergers? Messager des hommes, plus encore héraut suprême, médiateur, il va s'interposer entre le ciel et la terre pour les unir dans l'indéfectible amour. — Croissance inouïe du dieu enfant qui n'est rien moins, maintenant, que le Roi de tous les êtres et sur la terre et dans les cieux!

Aussi, est-ce dans sa joie profonde d'être devenu, grâce à lui, l'hôte de l'Univers, que l'homme n'épargne ni sa reconnaissance, ni sa gratitude au Génie conciliateur. C'est à lui qu'il attribue tous ses bénéfices, tous ses privilèges. C'est d'Agni, l'hôte bienfaiteur de son toit, que proviennent toutes les aurores. Le grand ciel lumineux n'est rien d'autre à ses yeux que le trône du suprême pasteur des mondes. Si chaque soir, il meurt, ne venait-il pas chaque matin, puisqu'il est la Lumière, c'est-à-dire la Vie, qu'il est enfin Brahma lui-même, et qu'il incarne toutes les divinités de l'Univers ?

Non seulement, il est le sauveur, mais il est encore le purificateur. Après avoir chassé les ténèbres de la terre et du ciel, il pénètre au plus profond de l'âme humaine, il l'illumine de clarté, il en chasse le mal. « Lorsque je pense, s'écrie l'un de ses adorateurs transportés, que cet Être lumineux est dans mon cœur, les oreilles me tintent, mon œil se trouble, mon âme s'égare éperdue. Que dois-je dire, que dois-je penser ? »

Ici nous apparaît en son entier cet être nouveau, cet « homme » dont nul prédécesseur ne nous avait donné la moindre idée. C'est ici, dans son berceau, que nous trouvons une humanité véritable ayant en elle le germe,

plus encore la forme entrevue de toutes les religions de l'avenir y compris leurs éléments constitutifs : sacrifice, incarnation de l'esprit, dieu enfant dans la crèche des bergers, dieu descendu sur terre, fils de l'homme immortel au milieu des mortels, dieu triple dès sa naissance, pacificateur, médiateur, sauveur... sorte de Christianisme avant-coureur du Christ.

Si les idiomes occidentaux sont plus ou moins renfermés en germe dans la langue des Aryas, toutes les religions ne sont-elles pas visiblement contenues, elles aussi, dans le culte du premier foyer védique ? Quelle puissance d'imagination, quel coup d'aile, quelle envolée de la terre au ciel, oui, de la terre entière, car en quittant l'Himalaya, chacune des races a si bien emporté son tison allumé, que dans notre monde d'Occident, dans celui des divinités grecques en particulier il est presque impossible de ne pas en retrouver le reflet sur la face des Olympiens. Ce reflet les accompagne de stade en stade dans leur Hellade toute mythologique, à la vérité, mais où l'on entend quand même résonner le carquois d'Agni, sur les épaules d'Apollon, l'Agni gréco-romain, en même temps que l'on reconnaît sans peine dans le bienfaiteur des bergers himalayens le précurseur de notre Prométhée occidenlal. Et, si l'on pénétrait en Italie, ne trouverait-on pas quelques pasteurs védiques parmi les bergers du Palatin (Edgar Quinet) ?

Dans ces purs sacrifices du premier foyer, quelle douceur, quel calme et quel équilibre moral ! Des plantes, le soma symbolique, du lait caillé, du beurre fondu, voilà quelles offrandes étaient portées aux bienveillants Immortels. Dans l'Inde l'animal était soigné, protégé, aimé, toute vie était pieusement respectée... Ah ! combien sont loin des grottes verdoyantes de l'Himalaya les cavernes sanglantes du Périgord !

Et toutefois, il nous faut revenir vers celles-ci, comme vers celles des primitifs des diverses régions du globe. Mais c'est ici, c'est dans ces ténèbres morales que se complique singulièrement la question. Tant d'idées religieuses ou prétendues telles, dit John Lubbock (1), sont à ce point différentes des nôtres, qu'il est presque impossible de les étudier de près sans relater des faits qui nous répugnent et nous révoltent. Toutefois, en avouant que les sauvages nous offrent le spectacle des superstitions les plus grossières, parfois même les plus féroces, l'on ne peut dissimuler la satisfaction que nous éprouvons en voyant se développer çà et là, chez eux, des idées plus correctes et des croyances plus élevées, témoin entre autres, les intéressantes réponses que fit, un jour, un Cafre intelligent à un voyageur qui l'interrogeait :

« Ce que vous m'enseignez me satisfait, lui dit-il. Avant de vous connaître, je cherchais cet enseignement. Qui a créé les étoiles ? me demandais-je. Qui

(1) *Les origines de la civilisation.*

fait couler les eaux qui jamais ne se reposent ? D'où viennent les nuages ? Qu'est-ce que le vent, et qui donc le fait souffler et rugir ? Sais-je comment pousse le blé ?... Alors ne pouvant répondre à mes questions, je cachais ma tête dans mes mains. »

Mais c'est là, il faut bien l'avouer, un cas exceptionnel. En général, les sauvages ne se posent pas de semblables questions, se contentant d'adopter des opinions quelconques pour peu qu'elles leur paraissent plus ou moins acceptables.

Les religions des sauvages, étant donné que l'on puisse employer ce terme par trop compréhensif, diffèrent si profondément des nôtres, nous l'avons dit, qu'il est à peu près impossible de les classer dans des catégories quelconques. C'est ainsi qu'il demeure bien entendu, pour eux, que tous leurs dieux sont méchants, haineux, vindicatifs, sanguinaires, voire même avides du sang de leurs « administrés », et qu'au surplus, enfin, aucun d'eux n'est immortel. Ces prétendus dieux font partie de la nature, mais ils n'en sont pas les créateurs. C'est en raison de ces conceptions systématiques que tous les sauvages nous parlent invariablement du « diable » et que l'idée qu'ils ont de toute déité est à ce point dépourvue de spiritualité, qu'ils croient pouvoir adorer toutes choses : montagnes ou fleuves, statues grotesques ou morceaux de bois trouvés à l'aventure, chiffons quelconques, os desséché ou simples pierres, enfin, dont la forme leur a paru bizarre.

C'est dans ce monde de conceptions extravagantes que tournent tous les cultes idolâtres, depuis *l'athéisme* absolu et le *fétichisme* qui n'en vaut guère davantage, jusqu'au *totémisme* sans désignation, où s'amalgament toutes les insanités, où fraternisent toutes les superstitions.

L'on a discuté à perte de vue sur la question de savoir s'il y a des sauvages qui n'ont aucune espèce d'idées religieuses. Les uns sont pour l'affirmative, alors que les autres protestent avec une dédaigneuse ironie. C'est entendu ; mais encore faudrait-il tâcher de préciser le quiproquo, avant de s'affermir sur ses étriers et d'abaisser résolument sa visière. La chose est d'autant plus nécessaire que cette question prétendue complexe et confuse ne consiste en somme que dans une simple affaire de définition.

S'il suffit, pour être étiqueté « Être religieux », d'éprouver la simple sensation de crainte qu'inspire la croyance à des êtres plus puissants que l'homme, l'on pourra parfaitement admettre que la race humaine en sa totalité est pourvue d'une religion ; mais est-ce bien le nom que méritent les inconscientes suggestions d'un tel état d'esprit ? Si oui, qu'est-ce qui pourrait nous empêcher de faire bénéficier d'un titre honorifique telle ou telle créature qui n'a pas encore obtenu l'insigne honneur de s'appeler *homo sapiens* ? « Religieux » seraient donc le chien fidèle et soumis, le cheval docile, qui, tout en aimant leur maître, le craignent en de certaines occa-

sions ? Et pour peu que l'on élargît la question, avec une suffisante dose de bonne volonté, rien ne s'opposerait à ce que nous considérions l'émotion manifeste du chien aboyant à la lune pendant des heures entières, comme une sorte d'acte d'adoration... qui, en définitive, n'est guère inférieur, ni moins respectable que telles cérémonies auxquelles se livrent les sauvages, dans la pratique de certains de leurs cultes incontestablement extravagants. — N'insistons pas davantage, de peur de donner à une discussion oiseuse l'importance qu'elle ne saurait avoir.

Une chose universellement constatée par les voyageurs qui ont étudié de près ces êtres extraordinaires, c'est que, chez eux, toute idée, à laquelle confine un caractère religieux ou supposé tel, s'associe toujours à l'état où l'homme est plongé par le sommeil, alors surtout que ce sommeil est accompagné de rêves. Les phénomènes étranges qui s'opèrent au cours de cette fonction de notre organisme (songes prémonitoires, télépathie, etc.), ont de tous temps amené l'homme à assimiler le sommeil à la mort. Tous deux représentent l'inconnu, le mystère d'un Au-delà, où s'atrophient les facultés de l'être conscient et où se noient les réalités visibles. Dans la mythologie classique, le dieu du sommeil et celui de la mort sont fils de la Nuit. C'est par suite de cette assimilation que les songes ont pour le sauvage de hautes significations, parce qu'ils s'imaginent que leurs bons démons — si tant est qu'il en existe — les avertissent de ce qu'ils doivent faire ou éviter, le cas échéant. Aussi sont-ils persuadés, lorsqu'ils voient ou leurs parents ou leurs amis décédés, que ce sont les esprits de ces disparus qui sont venus les visiter. L'on ne saurait, toutefois, affirmer que cette croyance implique le pressentiment d'une immortalité quelconque, car elle n'est guère autre chose que l'expression de leur foi en une sorte de survivance attribuée aux corps physiques des trépassés.

Nous pourrions ajouter encore que les sauvages croient à la personnalité de leur ombre, non moins qu'à celle de leur image dessinée, peinte ou sculptée... Mais combien serait longue l'énumération que l'on pourrait faire de toutes les billevesées qui traversent l'encéphale de ces êtres bizarres qui ne vivent que de sensations, de fausses apparences et ont toujours une porte ouverte aux conceptions les plus inadmissibles. Contentons-nous d'en citer quelques exemples caractéristiques.

Pour la généralité des primitifs, les phénomènes redoutables du monde physique n'ont d'autre cause que la méchanceté d'une divinité haineuse dont les victimes prédestinées et passives sont, cela va sans dire, les misérables humains. Et parmi ces phénomènes, il est bien entendu que les roulements du tonnerre et les éclats de la foudre jouent l'un des rôles les plus terrifiants.

« Une nuit, nous raconte un voyageur, un chef indien de l'Amérique du

Nord fut soudain réveillé par les détonations du plus violent orage. Que faire? se demanda-t-il, comment apaiser cet esprit furibond?... Lorsque une idée lui vint, un cadeau, pensa-t-il, offrons-lui un cadeau et ouvrant aussitôt la fenêtre de sa case : « Tiens, tonnerre s'écria-t-il, voici tout mon tabac, prends-en autant qu'il te plaira et cesse de m'effrayer davantage. »

Oui, tout est là pour le sauvage en détresse ; la seule chose qui importe, c'est d'apaiser ces êtres inconnus, ces esprits redoutables dont il cherche à atténuer les maléfices... étant donné qu'il ne peut en dépit de ses plus violents désirs s'en venger au plus tôt en leur rendant menace pour menace et surtout coups pour coups.

Les Hottentots attribuent à un être satanique les tempêtes, les maladies, les souffrances, la mort, tous les malheurs, enfin, dont ils pâtissent. Les Béchuanas, eux aussi, ont leur noir démon qu'ils appellent Murimo et auquel ils adressent les plus violentes injures quand ils croient avoir à se plaindre de lui. Autant en font les Coroados du Brésil. Quand Burton parlait de Dieu aux nègres de l'Afrique orientale : « Où est-il? Où est-il ? demandaient-ils aussitôt, afin que nous puissions aller le tuer. N'est-ce pas lui, ajoutaient-ils, criant et vociférant avec fureur, lui seul qui dévaste nos maisons, fait périr nos bestiaux et nos femmes ? » Une vieille négresse d'une tribu voisine, raconte le même voyageur, souffrant d'une violente névralgie, s'écria un jour: « O Allah, puissent tes dents et tes gencives te faire autant de mal qu'à moi ! »

La plupart des sauvages ont la ferme conviction qu'il n'y a pas de morts naturelles, si bien que, lorsqu'un homme ne passe pas de vie à trépas par suite d'une blessure accidentelle, ils attribuent sa mort à un acte de magie. En pareille occurrence, dit le navigateur Vancouver, les nouveaux Zélandais incriminent, sans la moindre hésitation, un certain dieu Atna qu'il essaient d'apaiser ou mieux encore d'éloigner, en lui adressant les plus violentes, les plus menaçantes injures, ajoutant même, souvent, en manière de sommation prémonitoire, que pour sûr il arrivera un jour où ils l'étrangleront, puis le mangeront, non sans une vive allégresse. — Voilà donc le dieu Atna dûment et officiellement prévenu.

C'est surtout pendant les éclipses que les faits et gestes de nos primitifs offrent le spectacle le plus extraordinaire. Tous ou presque tous sont persuadés que le soleil et la lune sont des êtres vivants, que, pendant leurs occultations, ou bien se querellent entre eux ou bien sont attaqués par les mauvais esprits de l'air... Aussi essaient-ils dans ces derniers cas de venir au secours soit du soleil, soit de la lune. Quels sont les moyens qu'ils emploient dans ce but? Voilà ce qui ne serait pas facile à dire.

Autre lubie chez les Groenlandais. Ceux-là croient que le soleil et la lune sont frère et sœur et pendant l'éclipse de la dite sœur, ils s'imaginent qu'elle

tâche de s'introduire dans leur demeure pour s'emparer de leurs fourrures et de leur provisions... en prévision de quoi, tandis que leurs femmes cachent précipitamment ce qu'elles possèdent, les hommes portent sur le toit de leurs maisons leurs coffres et leurs chaudrons sur lesquels ils frappent à coups redoublés pour effrayer cette indélicate lune si mal intentionnée et la contraindre à reprendre sa place et ses fonctions habituelles.

(*A suivre.*) ED. GRIMARD.

LETTRES DE JULIA

ou

LUMIÈRE DE L'AU-DELA (*Suite*).

IV. — L'emploi et l'abus des communications spirites.

5 décembre 1896. — Mon très cher ami. Je vais vous donner maintenant quelques conseils que nous, de ce côté-ci, croyons très nécessaires.

Le pont projeté sur le seuil de l'Au-delà. — Vous êtes très désireux, dites-vous, de faire un pont entre les deux mondes. Et nous le sommes davantage. Mais quand vous dites cela, réalisez-vous ce que cela implique? Que serait l'effet de sa réalisation? Je suis de plus en plus convaincue que l'exécution du fait, et la certitude de communication entre ce monde-ci et le vôtre, peut être considérée comme étant la chose la plus importante qui soit dans l'ordre des œuvres possibles de l'homme. Il n'y a rien qui exerce une plus grande influence au-dessus de toutes choses. Car cela transforme la pensée, et la pensée constitue le monde dans lequel vous vivez.

Personne ne peut comprendre combien cela est vrai, alors qu'il est encore enveloppé dans la matière.

Son effet sur le foyer de la vie. — Il ne faut pas, pour cela, penser le moins du monde que je veuille vous arrêter dans la tâche à laquelle vous vous êtes assujetti, ni vous en détourner. Mais avant que vous commenciez sérieusement à réunir les deux bords du golfe, je pense que ce serait toute justice que je vous indique ce que cela fera, ou plutôt ce que cela produira; car cela changera le foyer de la vie.

Le but de la vie est aujourd'hui, pour la majorité des hommes, limité entre la naissance et la mort. Le but sera changé, quand vous l'aurez rendu évident, non pas comme un peut-être, mais comme une certitude scientifique, que nous vivons ici et que nous pouvons communiquer avec vous. Et quand

vous changez le but de la vie, que faites-vous? Vous changez la perspective de tout.

Un changement qui après tout n'est pas bon. — Vous ne pouvez vous figurer combien le monde serait changé. Le changement sera, je le sais bien, pour le bien, et principalement pour le bien. Mais aucune révolution n'a eu lieu sans faire incidemment, beaucoup de mal, et votre pont ne sera pas plus qu'aucune autre chose, un avantage sans mélange. Vous devez être prêt à avoir beaucoup de désappointements et vous aurez souvent désiré de ne vous être occupé jamais du sujet. Le travail du constructeur de ponts est de faire un passage sur l'abîme. Et les abîmes sont les abîmes. Ce ne sont pas des paradis. Et plus l'ouvrage sera utile et plus on s'y opposera. Non, ne vous figurez pas que ce soit facile. Route douloureuse, toujours route douloureuse. Le chemin douloureux est le chemin de la croix. Mais c'est le chemin du salut.

Alors donc, je vais continuer. En premier lieu, vous changerez le but de la vie. Cela vous le voyez. La perspective qui est bonne, quand le but est fixé par une ligne limitée, devient mauvaise quand la ligne est tirée indéfiniment ; vous êtes impatient. Mais je vais continuer.

En quoi cela nuira aux Églises. — Deuxièmement, pour autant que vous aurez du succès, vous détruirez comme avec un subit (ici, il y eut une interruption). Où en suis-je resté ? Non, ce n'est rien.

Oui, je disais que vous détruirez, comme avec le tranchant d'une épée ou une lame de rasoir, l'entière théorie de la vie future, qui est adoptée conventionnellement et crue pas les Églises. Vous permettez à ceux d'entre nous qui sont ici de parler de ce que nous savons, de ce que nous voyons et de ce que nous sentons. Et vous ne devez pas vous attendre à ce qu'on vous a enseigné conventionnellement. Or, je ne pense pas que vous trouverez que ce que nous avons à vous dire, diffère de ce que savent les croyants les plus intelligents et les plus spirituels, ou de ce qu'ils ont reçu par inspiration. Les principes fondamentaux sont les mêmes. Nous n'avons rien à vous dire de ce qui n'était pas connu des voyants, et qui n'était pas déclaré par Jésus. Mais nous devons vous dire que les idées qui ont été reçues et sont encore enseignées par beaucoup d'Églises, quant à la condition future de l'homme, sont simplement fausses. Elles vous font croire ce qui n'est pas vrai. Et il n'y a pas le moindre doute que, en ouvrant le Bureau, c'est-à-dire en jetant un pont sur l'abîme, vous ne rendiez ces idées incroyables, pour qui que ce soit.

Un sérieux danger. — Quand vous ferez cela, vous courrez un grand risque. Et pour la raison suivante. Ces idées tout en étant crues, grossières et fausses, sont toutefois les plus près de la vérité qu'il soit possible à beaucoup d'hommes de s'assimiler. C'est ce qui rend si dangereux toute transition de

la vérité inférieure à la supérieure. Il y en a qui ne peuvent pas arriver à comprendre une explication plus claire de la même vertu. Et ainsi, ils sont perdus. Et quand une fois vous aurez admis les vérités de la continuité de l'existence et la possibilité des communications entre les deux mondes, il y aura une grande brèche — non, pas brèche — un grand vide produit dans la foi d'un grand nombre. C'est là, la raison pour laquelle ces choses ne sont pas révélées trop brusquement. Si vous pouviez faire tout ce que vous avez dans votre esprit, en une fois, vous feriez plus de mal que de bien. Ce n'est que par des degrés lents que la vérité nouvelle doit faire son chemin. Mais ce n'est pas une raison pour refuser de la reconnaître. Quelqu'un doit être le premier et ce n'est jamais bien de s'écarter de ce qui est le vrai devoir. Non. Il faut avancer, mais la consolation qui vous soutiendra quand vous rencontrere des déceptions, c'est que si vous vous étiez pressé davantage, vous auriez été moins vite.

Ce que je veux vous faire comprendre, c'est que les grandes règles sur lesquelles la vérité s'est fondée, ne peuvent pas être détruites sans porter préjudice pendant un certain temps à la vérité elle-même. Voilà ce que je sens et que je dois vous dire. Car il y a trop de danger pour que si vous espérez trop et oubliez l'ombre, si vous êtes impatient et oubliez les lents procédés de la nature, vous soyez obligé de renoncer à tout. Et cela serait un crime. Je vais vous dire tout de suite quel en serait le résultat. Lorsqu'une fois votre Bureau sera organisé, et que quiconque pourra entrer en communication avec les esprits désincarnés de ses parents ou amis, il y aura un immédiat.

« *Doute dans l'existence de l'enfer ?* »

Non ! vous faites erreur. Non, le principal résultat ne sera pas l'abolition de l'ancienne croyance de l'enfer car cela est déjà aboli. Les gens ne croient plus à un enfer de feu et ils ont oublié qu'il y a un vrai enfer, ce qui sera révélé d'une manière bien claire, par votre Bureau. Non, je vous prie, laissez-moi vous dire ce que j'ai à dire sans mêler vos questions à mon message.

Le résultat principal du Bureau. — Le changement principal qui sera opéré par le Bureau-Pont que vous désirez faire, ce sera d'accroître d'une manière tout à fait inconcevable, la conscience de la responsabilité de la vie. Vous pensez peut-être qu'il est étrange que la vérification d'une autre vie puisse accroître l'importance de celle-ci. Mais le fait est là, et vous ne pourrez jamais comprendre l'importance de votre vie, avant de la voir de ce côté-ci. Jamais, vous ne cessez un instant d'influencer l'éternité. Vous pensez peut-être que c'est une figure du langage. Mais cela n'est pas. Vous êtes beaucoup plus réels que vous ne le pensez, en transformant notre monde dans le vôtre.

Vous vous faites votre propre vie future. — Oui, cet article-ci est, pour ainsi parler, un article fabriqué. Vous êtes dans l'engrenage du temps tissant la fabrique de ce monde. Vous faites votre vie prochaine. Oui et vous faites votre vie ici. Vous faites votre vie prochaine. Vous la faites jour par jour, vous la faites heure par heure. Vous faites votre vie future. Pour rendre cela tout à fait clair, ce sera le principal résultat du Bureau. Vous faites votre prochaine vie.

Je voudrais pouvoir m'expliquer plus clairement. Vous direz que c'est la vérité pour toutes les religions. Oui, et tout ce que les religions enseignent est la vérité; mais vous ne le comprenez pas et souvent vous le niez. Si nous pouvions communiquer avec vous, vous ne le nieriez plus, car ici il n'y a pas de transformation subite. Vous êtes comme vous étiez. Il n'y a pas de solution de continuité. Vous continuez du point d'où vous vous êtes arrêtés. Vous restez ce que vous êtes.

Oui, vous devez me laisser écrire ce que j'ai à vous dire sans m'interrompre, comme vous le faites.

Le règne de l'éternelle loi. — Ce que je vois, et ce qui sera le résultat du Bureau sera de rendre plus profond et de fortifier immensément le sens de la responsabilité de la vie. Ce sera un bien, sans doute ; et ce qui est nécessaire, c'est la force. Mais ce ne sera pas tout bien. Il y a un danger que vous ne rendiez le règne de la loi aussi inexorable de ce côté qu'il l'est du vôtre ; et le fataliste aura alors l'Éternité aussi bien que le temps. Vous verrez que la volonté de Dieu que vous qualifiez ici et là de nom de loi, s'étend sans interruption depuis votre côté jusqu'au nôtre. Vous verrez que nous de ce côté, qui avons été à même de voir, de sentir et de savoir que Dieu est l'amour, nous vous dirons aussi que l'amour, pas plus de ce côté que du vôtre, ne renferme de la peine et de la douleur ni les phénomènes de l'imperfection. Nous n'avons pas atteint le but. Nous nous efforçons de monter jusqu'à la limite de nos destinées supérieures ici comme là. Pensez-vous que nous soyons transfigurés par la plénitude de sa gloire parce que la maison terrestre de notre tabernacle est détruite? Pas du tout, en vérité. Nous sommes comme nous sommes quand notre vêtement terrestre se détériore, nous demeurons. L'augmentation du sens de la continuité de l'existence du règne de la loi et de la responsabilité du temps pour l'éternité, et tout ce qui y est contenu, sera le plus grand changement que votre Bureau pourra faire.

Le développemeut de la vie sérieuse. — Il y aura un accroissement considérable et déterminé dans la vie. La vie sera beaucoup plus sérieuse.

Il n'y aura plus cette consolation de croire comme beaucoup l'ont fait que la mort finit tout. La mort ne finit pas tout. Mais elle commence beaucoup, beaucoup. Je ne veux pas vous décourager. Il y a beaucoup plus de

bien que de mal. Et si le Bureau pouvait aider à diminuer la tristesse de ceux qui ne connaissent pas Dieu, — car on ne peut pas l'éviter, pas même dans la tombe, — tout l'univers deviendrait son temple, dans lequel l'air, la lumière, tout est amour.

12 décembre 1895. — Mon très cher ami, quand vous aurez organisé votre Bureau de communication vous serez surchargé de demandes des deux côtés.

La mort. Le serviteur de l'homme. — Et vous verrez qu'il y aura un grand nombre de personnes qui voudront avoir des messages mais qui n'en recevront pas, vous vous rappelez ce que j'ai dit; j'ai dit tout au commencement que je pourrais vous obtenir une réponse ou vous dire pourquoi, aucune communication ne pourrait être établie; or un grand nombre de ce côté-ci ont essayé de se mettre en contact avec ceux qui sont de votre côté, et ils n'ont pas réussi. Il y en a aussi beaucoup de votre côté qui feront le même essai, et qui ne réussiront pas non plus. Et il en sera ainsi. Et c'est ainsi que cela devait être. Car, il arrive très souvent que la mort, le séparateur, est la force la plus nécessaire et la plus utile qui puisse avoir été mise au service de l'homme. Il ne résulterait que du mal si tous les « morts », comme vous les appelez, pouvaient venir visiter les vivants. L'autre monde, comme vous l'appelez, serait trop pour vous.

« *Et alors ne serait-ce pas mieux de ne pas s'en occuper.* »

Non, je suis tout à fait sûre que le Bureau pourrait être une grande félicité, mais il pourrait être aussi une très grande malédiction, quand vous avez la main morte. Non, les mots: « main morte », ne sont pas bons. Mais il serait plus sage de dire qu'il y a une quantité considérable d'esprits pour lesquels il est fort désirable que toute action directe avec les incarnés leur soit enlevée.

La mort délivre. — Il y a une multitude d'âmes pour qui la mort a été une délivrance. Je veux dire qu'elle a enlevé des personnes qui étaient dures, cruelles et despotiques. Que dis-je, elle a été quelquefois meilleure en enlevant ceux qui ont été trop bons et dont les soins ont amoindri, dont l'amour et la tendresse ont affaibli le développement de la vie. Les influences qui empêchent le complet développement de la vie sont à déplorer. Mais, quoiqu'il y ait peu de danger que les victimes de la tyrannie et de l'oppression cherchent à rétablir leurs relations avec leurs oppresseurs qui sont venus de ce côté-ci, il y a beaucoup à craindre que les faibles qui ont perdu leur appui et leur soutien ne cherchent à s'appuyer de nouveau sur le support qui les a énervés, s'ils parviennent à l'atteindre au moyen du Bureau. Mais il n'y a pas trop de danger sous ce rapport de vous détourner de ce bon travail. Car l'influence de ceux qui vivent avec nous ici dans la lumière de l'amour du Père ne peut être que pour le bien.

Mal possible du guide des esprits. — Mais il y a un grand nombre d'esprits désincarnés récemment, dont les communications bien que faites avec soin et inspirées par l'amour seraient nuisibles et sans aide. Et, mon cher ami, quand vous me demandez d'être guidé, je sens souvent que ce serait un grand malheur pour vous si je vous guidais comme vous désirez l'être. Ce que je puis faire, tout ce que je puis faire, c'est de vous dire comment les choses paraissent être à moi, pour vous rappeler que, quoique souvent je voie plus que vous, vous qui vivez dans des conditions qui n'existent pas ici, vous êtes mieux en état de juger de plusieurs choses que je ne le puis. Parfois, j'ai la permission de vous prédire des choses, à titre d'épreuve, et pour vous donner de la confiance. Mais je ne serais pour vous qu'un malheur, si je devais essayer de vous dire ce que vous devez faire. Ce serait comme une mère portant toujours son enfant. Il ne pourrait jamais apprendre à marcher. D'ailleurs, je ne sais pas. Il ne faut pas croire que je sois omniscient parce que je n'ai pas mon corps, mon vieux corps.

La leçon de la confiance en soi. — Oh, mon ami, si vous pouviez seulement voir et comprendre, quel est le but de la vie, vous comprendriez combien il serait funeste de permettre de répondre à tous ceux qui demandent à être dirigés et guidés. Et il y en a beaucoup qui, quand la communication sera ouverte, oublieront cela et conseilleront et essaieront de diriger ceux qui les consultent, et qui produiront un grand désordre. Car il ne nous appartient pas de vous guider. Le but de la vie c'est d'évoquer, de développer Dieu en vous. Et il ne peut être évoqué en permettant aux autres de vous diriger. Mais vous verrez que les desseins de Dieu ne peuvent être méconnus par la folie de ses enfants, aussi bien de ce côté-ci que du vôtre. Les esprits qui essaieront de trop intervenir, seront confondus. Ils erreront, et on les reconnaîtra. Leur autorité sera détruite. Et ainsi, à la fin, tout redeviendra bon.

Mais, à moins que vous ne soyez sur vos gardes, vous trouverez qu'il en adviendra beaucoup de mal, par suite des tentatives que feront ceux qui sont de votre côté pour que leurs pensées puissent émaner de nous. Et de ce côté-ci, il y a un grand nombre de parents qui vous sont chers et d'autres qui ne sont que trop désireux d'exercer leur autorité, qui leur sert à envelopper d'ombre les âmes de leurs enfants qui sont sur terre.

La balance en faveur du Bureau. — Pourquoi donc me demandez-vous pourquoi je suis si désireuse que le Bureau soit établi ? Parce que le bon emploi qu'on en fera sera beaucoup plus grand que l'abus. Ce n'est pas pour être constamment appelé ou pour vous dire toujours ce qu'il y a à faire que vous désirez avoir un téléphone. Les téléphones, sans doute, deviennent aussi quelquefois facilement un tracas. Et mon Bureau pourrait être un ennui. Mais réfléchissez donc à ce qu'il implique en lui. Si vous pou-

viez par les communications obtenir la preuve que la vie se continue, que l'amour, dure, que l'autre monde est en contact avec celui-ci, ne serait-ce pas assez ? Si ce n'était que cela, et rien que cela, cela en vaudrait la peine ; rien que pour rétablir la conscience du monde invisible et la réalité de l'Amour Éternel. Seulement ! *Julia.*

Seulement ! — « Le mot « seulement » de Julia fut écrit dans la matinée du jour où me tomba sous les yeux le poème désespéré *Immortalité* de George Anderson dans l'*Agnostique annuel* de 1897. Je reproduis ici ces stances pour montrer « *combien* » il y a dans ce « seulement » de Julia ».

« Parmi les millions d'êtres disparus qui nous furent chers, aucun jamais « n'est revenu nous faire un signe ou nous donner un mot de consolation « et nous dire que là-haut « tout est bien ». Nous en voulons la preuve et ne « pouvons croire aux fictions des poètes. Et cette espérance vaine ne fait « qu'augmenter le doute dans lequel nous vivons !

« Oh ! rendez-nous la foi de nos jeunes années ! Dites-nous que nos morts « nous attendent, se souviennent de nous et nous aiment toujours, quoique « nous soyons oubliés sur terre ; et que nous serons unis un jour pour l'éter- « nité ! Aucune réponse ne vient à cet appel suprême, et ne viendra jamais « et n'est venue avant apporter un rayon d'espoir ou de consolation dans le « cœur d'une mère !

« Nos morts, hélas ! sont partis et partis pour toujours. »

31 décembre 1896. — Quand vous serez prêt, je vous en dirai davantage sur ce qui arrive quand on passe dans l'Au-delà.

Pour rendre l'inconnu, connu. — Oh non, je ne désire pas l'écrire pour ce numéro-ci. Je pensais seulement à E. (une amie qui est mourante) et le pays de l'Inconnu. C'est pour en faire un pays connu que nous désirons tous ce Bureau et c'est ce que vous ferez de plus en plus en facilitant les communications avec l'Au-delà. « L'inconnu, connu ou la vérité sur l'Au-delà. Ce que nous devons espérer. » Ce que vous devriez comprendre vaut assurément la peine que vous le sachiez tout d'abord. Vous verrez que les esprits qui communiqueront avec leurs amis par le Bureau feront des jugements différents. Ils différeront d'une manière indéfinie, suivant leurs différent tempéraments et la différence de leurs âmes.

Conflits d'autorités. — Ils émettront des opinions qui différeront tant, qu'ils amèneront de la confusion dans l'esprit de ceux qui croient que l'immense multitude d'expériences individuelles peut être traduite en une seule expression. Il y aura un nombre illimité de croyances basées sur les expériences de l'Au-delà qui varient selon le caractère de l'individu. L'homme trouve ce monde-ci très semblable à ce qu'il l'a fait. Nous reproduisons tous ce que nous avons en nous. Et comme chacun se fait à soi une vie future différente, ils vous donneront tous différentes versions de la vie qu'ils mè-

nent. Vous trouverez ici aussi peu d'uniformité que de votre côté. Mais, néanmoins, vous trouverez que le Bureau et tous ceux qui s'en serviront, seront d'accord, sur certaines choses. Ils différeront indéfiniment sur les lois, les théories et les possibilités, mais ils seront d'accord sur les faits de l'Être. Par exemple, vous ne trouverez chez nous aucune déclaration impérative sur les religions qui sera reconnue comme vraie par tous les esprits qui se communiquent. Elles appartiennent à tous les âges et à toutes les phases, et la religion des uns sera absolument inconcevable pour les autres.

La continuité de la vie. — Mais de cela vous aurez la preuve. Il n'y a aucun esprit, à quelque degré de développement qu'il soit arrivé, et qui revient communiquer par votre Bureau, qui n'affirme qu'il n'existe aucune rupture, aucune solution de continuité dans l'existence individuelle. Ils vous diront tous que la mort est une transition plutôt qu'une transformation, et que, quoique la transition soit importante, elle ne détruit en aucune manière la vie de l'âme. Tous vous diront cela. Tous vous affirmeront le fait qu'ils ont continué à vivre une existence consciente, qui n'a subi aucune interruption dans la vie qu'ils avaient menée ici. Il n'y a pas de doute, il y a un changement. La mémoire semble être plus vive, au lieu d'être plus lente. L'esprit voit plus clairement.

La non-réalité de la matière. — L'idée fantastique concernant la matière disparaît, et les masques et les masquerades qui cachent la vérité s'évanouissent — cela est important et cela est universel. Il n'y a pas un seul esprit qui retourne, qui n'affirme que la matière dans laquelle vous êtes enveloppés est une fiction, une simple fiction de l'intelligence qui s'évanouit et n'existe pas. L'esprit seul est, soit dans le corps, soit hors du corps. Et l'âme vit, continue à vivre. Les deux choses suivantes : la continuité de l'identité consciente et l'idée fallacieuse de matière sont, ils vous le diront tous, connues d'eux ; ce sont des faits universels que chacun d'eux et tous vous affirmeront. Sur ces points, il ne peut y avoir aucune erreur, là où nous sommes. Je comprends ce que vous demandez. Oui, je le comprends. Ce que vous dites est vrai. Mais tous les esprits ne comprennent pas cette vérité. Ce que je vous disais au sujet de l'amour est vrai. Mais ce qui est triste, c'est qu'il y a ici une foule d'esprits à qui cela est inconnu autant que chez vous.

20 décembre 1896. Comment le Bureau pourrait nuire. — Quand vous aurez organisé le Bureau au sujet duquel je vous ai écrit si souvent, vous serez accablés par un grand nombre d'individus qui voudront entrer en communication avec ceux qui sont dans l'Au-delà, sans aucun but louable. Les deux mondes peuvent s'entr'aider beaucoup. Mais ils peuvent aussi se faire beaucoup de mal. Et quand le mal excède l'assistance, alors la porte se ferme. Or, je vais vous donner des exemples ; mais je vous prie de remar-

quer qu'il y aura autant de personnes de notre côté que du vôtre, qui voudront entrer en communication, pour faire le mal et non le bien.

Or, il y a trois classes de personnes, qui assurément chercheront à communiquer pour leur propre désavantage.

1° *A ceux qui n'ont pas de confiance en eux-mêmes.* — Il y a ceux-là dont l'indépendance de caractère et de confiance en eux-mêmes a été détruite par la grande quantité d'ombre qu'ont jetée sur eux ceux qui sont partis. Ils chercheront encore à être guidés, et s'ils y parviennent, cela leur fera du mal. Car le bénéfice de ce que vous appelez la mort est qu'il laisse de la place à ceux qui restent pour se développer. Quand vous tombez sur ceux qui ont été gâtés par les soins et l'autorité des parents ou des tuteurs, cherchant encore à être guidés dans l'Au-delà, ils ne pourront que se faire du mal à eux-mêmes, s'ils réussissent à se communiquer. Ce que vous avez à faire, c'est de devenir fort et indépendant. Ce que vous avez à éviter, c'est d'être de simples ombres ou des échos, ou pis encore, de simples jouets d'une autre volonté. La mort a sauvé un grand nombre de vivants de ce qui les aurait ruinés. Et si vous ouvrez votre Bureau, ils essaieront d'éviter d'être sauvés. Ceux qui ont appris à compter sur les autres, compteront sur l'esprit désincarné, tandis qu'ils ne devraient dépendre que d'eux-mêmes. Celui qui n'a pas confiance dans sa propre âme l'a perdue. Et celui qui ne veut pas avoir confiance dans la parole de Dieu, dans sa propre âme, la cherchera en vain dans les voix de l'Au-delà.

2° *Aux curieux paresseux.* — La deuxième classe de personne à qui votre Bureau sera nuisible, est composée de ceux qui sont simplement curieux. De simples affairés, poussés par la soif de la curiosité, viendront vous demander, sans profond désir, des connaissances de l'autre monde, sans réelle envie de communiquer avec les disparus. Ils viendront assaillir votre Bureau comme s'ils allaient à un muséum pour dix centimes et mettront un sou dans la sébile pour avoir quelque curiosité. Ils n'obtiendront rien de bon. Ils ne sont pas sérieux. Ils viennent simplement pour des motifs de curiosité et l'amour des sensations. Ils n'obtiendront rien de bon. Ils peuvent se faire du tort.

3° *Aux compagnons dans le péché.* — Il y a ceux, qui ne sont pas, il s'en faut, peu nombreux, qui désireront continuer indéfiniment des relations coupables. Ils ne voudront pas l'admettre. Mais ils le rechercheront ardemment, désespérément, plus souvent que vous ne le pensez. Et on peut le leur accorder. L'union qui a été brisée par la mort peut être renouée. Oui, cela est possible et s'est fait. Il y a une possibilité de renouer des relations, que vous pensez avoir été rompues pour toujours par la mort, Il y a du danger ici, et c'est un danger contre lequel il faut vous mettre en garde. C'est pourquoi, je dis de ne pas croire que le Bureau est un bien sans mélange. Si

grand que soit mon désir de le voir établi, je vois cependant que pour un grand nombre, ce sera presque un mal continuel.

Les gens trouveront ce qu'ils apportent. Et la majorité des hommes ne chercheront pas le bien, mais ce qu'ils désirent. Or, le désir des hommes n'est, sous aucun rapport, pas toujours pour ce qui est le plus élevé et le meilleur.

« *Alors, ne pensez-vous pas qu'il vaudrait mieux abandonner l'idée?* »

Il faut quand même établir le Bureau. — Mon cher ami. Quelle absurdité vous dites! Voudriez-vous cesser la navigation parce que vous entendez parler de tempêtes, de rochers et de sables mouvants? Non! non! non! Ce qui est nécessaire de reconnaître que l'Au-delà est aussi important (pour le moins) à traverser que l'Atlantique, mais qu'il n'est pas du tout plus sûr, ce que vous semblez oublier, c'est que le Bureau avec tous ses risques, fera ce qui est la chose la plus importante de toutes. Il abolira absolument l'idée de la mort qui domine maintenant dans le monde. Vous êtes devenus de vrais matérialistes. Nous devons passer à travers la matière, qui étouffe vos âmes. Et le Bureau fera un chemin afin que la lumière de l'Au-delà puisse briller à travers. En voilà assez pour affronter tous les risques, tels que je les ai décrits.

La nouvelle année ne tardera pas à arriver, et j'espère qu'elle ne finira pas sans que vous ayez fait des efforts pour établir le Bureau au sujet duquel je vous ai tant écrit.

Évitez autant que possible les trois classes au sujet desquelles je vous ai écrit, et portez votre attention et concentrez vos efforts sur la vérification de la continuité de l'existence et la possibilité de vous assurer des communications vraies de ceux qui ont passé le seuil de l'Invisible. Maintenant, au revoir.

JULIA.

Éducation morale de l'Enfance

Le troisième Congrès d'hygiène scolaire a tenu ses assises annuelles, au mois d'août dernier, sous la présidence du Dr Landouzy, doyen de la Faculté. Il s'y est dit certainement d'excellentes choses sur l'*éducation physique* de l'enfance et les améliorations à lui apporter, d'après les données de l'hygiène moderne. Mais on a passé sous silence l'ÉDUCATION MORALE, dont on s'est désintéressé, sous prétexte de neutralité scolaire, abandonnant par conséquent aux prêtres des diverses religions la solution des grands problèmes de notre existence spirituelle.

Or, que pourront-ils, ceux-ci, apprendre aux enfants ? Les uns sont sous la dépendance des évêques, n'autorisant que les leçons du catéchisme diocésain, compendium suranné des « saintes Écritures » et des décisions des conciles ; et les autres ne pouvant s'écarter des textes bibliques qu'avec quelques rares commentaires toujours très orthodoxes.

Sans doute, ces hommes prêcheront à leurs ouailles les sentiments généraux du devoir et du bien à seule fin de faire leur salut, la croyance en Dieu, mais en faisant de ce Dieu un juge implacable, condamnant sans merci aux flammes éternelles quiconque n'aura pas suivi ses commandements et ceux de l'Église, quiconque n'aura pas accepté le dogme de l'immaculée conception d'une vierge mère de quatre enfants (1), quiconque n'aura pas voulu reconnaître l'infaillibilité des papes... successeurs d'Alexandre Borgia ! et l'infaillibilité des cardinaux du Saint-Office condamnant Galilée pour avoir écrit que les connaissances astronomiques s'opposaient à considérer la terre comme le centre du monde, qu'elle n'était pas plate et qu'elle avait un mouvement de rotation autour du soleil.

Toujours, d'après l'Ancien Testament, voici dix-neuf siècles que ces mêmes hommes n'apprennent aux enfants que des contes fantastiques, invraisemblables, que la raison répudie : l'histoire de Jonas et d'une baleine, la chute des murailles de Jéricho au son d'une trompette, l'arrêt du cours du Nil devant la baguette de Moïse, la manne céleste du désert, la création de l'Univers en six jours, le déluge et l'arche de Noé, la construction de la tour de Babel, le ramon de Moïse changé en serpent, l'arrêt du soleil par Josué... puis, l'idolâtrie et les bestialités de Baal-Peor, et les nombreux passages obscènes des textes, même expurgés, etc.

Hé bien, j'estime que cet enseignement, qu'on a appelé « *Histoire sainte* » constitue un véritable attentat à la raison et à la pudeur des enfants. Il n'en est pas de même fort heureusement des Évangiles du *Nouveau Testament*, qui viennent corriger les récits scandaleux des Écritures juives. Ces Évangiles relatent l'histoire légendaire de la vie du Christ, écrite de longues années après sa mort par des copistes juifs, d'après les récits de plusieurs disciples du grand prophète, conservés plus ou moins authentiquement, grâce à leur transmission par voie orale.

Si l'on voulait en extraire les passages de morale pure contenus dans les paroles de Jésus, sans commentaires, on aurait la quintessence de l'Évangile dégagé du sens ésotérique réservé au clergé. Pourquoi ses membres mitrés n'ont-ils jamais voulu mettre un pareil ouvrage aux mains du peuple? La raison en est que leurs fonctions devenaient alors inutiles. Le monde

(1) Voir saint Matthieu XII, 46 ; saint Marc VI, 3 ; saint Luc II, 7 ; VIII, 19 ; saint Jean II, 12 ; VII, 3, 5, 9; *Actes des apôtres*, I, 14.

initié aux vérités éternelles, ses pasteurs n'avaient plus qu'à renoncer à leurs prétentions de diriger les consciences, de gouverner les âmes, d'être sur terre les représentants attitrés de l'Être Suprême.

Si le peuple, aujourd'hui plus instruit, leur a retiré sa foi, il ne faut donc pas s'en étonner ; si ses enfants, émancipés par les leçons des savants et des maîtres de la pensée, condamnent les pratiques surannées du culte, il faut en chercher la raison dans les visées orgueilleuses de ses prélats et du droit qu'ils veulent s'arroger d'excommunier les dissidents et les libres-penseurs, de leur vanité de se donner comme princes de l'Église, de s'attribuer le titre d'Éminence, de Grandeur, de Sainteté ! Est-ce que le Christ a jamais demandé à ses disciples de l'appeler Monseigneur ?

Le temps n'est plus à la mise en scène des cérémonies fastueuses, aux ornements grotesques des chantres et des célébrants, aux messes et indulgences dont on fait commerce, à l'eau bénite pour chasser le diable, aux costumes ridicules des Suisses, aux processions, aux vers mirlitonesques des commandements de l'Église, à cette fameuse confession auriculaire, qu'on pourrait considérer, dans certains cas, comme un outrage aux bonnes mœurs, tombant sous l'application de la loi de 1898, au moins en ce qui concerne les mineurs.

Si certaines familles sont encore attachées aux rites de l'Église romaine, soit par peur atavique de l'enfer, soit par ignorance des conventions politiques intervenues entre les rois et les papes, conventions ayant assuré à celle-ci sa suprématie, elles ne désapprouvent pas moins la confession auriculaire des femmes et des enfants. Ce fameux « Tribunal de la Pénitence » est même considéré par beaucoup de catholiques comme une pratique dangereuse au point de vue de la morale, et comme une comédie pseudo-mystique. « Les abus du confessionnal, leur a dit un de leurs abbés, après vingt ans de fonctions sacerdotales, sont terribles. Parmi les confesseurs, les uns sont outrés, d'autres brutaux, d'autres relâchés ou indiscrets. » Il faut donc le faire disparaître de l'éducation morale de l'enfance.

Qu'on remplace toutes ces anciennes et détestables pratiques par un large enseignement des vérités philosophiques révélées par les missionnaires religieux de l'Inde et de l'Égypte, de la Gaule et de la Grèce, par Aristote et Pythagore, par Socrate et Platon et le sublime Nazaréen.

Qu'on démontre à ces jeunes intelligences qu'il y a en eux une âme immortelle, qu'il existe une morale spiritualiste reposant sur l'amour du prochain, le sentiment du devoir, le développement de la volonté aiguillée vers le bien, le beau, l'idéal, en opposition avec les instincts égoïstes innés dans le cœur de l'homme, avec la haine et l'envie, avec le désordre des consciences, causes de la confusion sociale, de la criminalité ascendante, du pessimisme contemporain, avec les systèmes contradictoires allant du mysti-

cisme au néantisme, des règles fanatiquement austères des couvents au luxe provoquant, à l'abus des jouissances matérielles toujours inassouvies.

Tel serait le programme de l'éducation morale de l'enfance devant avoir une sanction dans les examens des élèves des écoles primaires et secondaires. La rédaction devrait en être confiée à des hommes de bonne foi et non à des sectaires, à des esprits d'élite au courant des grandes découvertes de la science, ayant des idées justes sur le but de la vie et les diverses évolutions de l'âme humaine.

Partisan de la liberté de conscience, je n'entends pas cependant réclamer la fermeture des églises, ni mettre des entraves aux droits et franchises des cultes, à la condition de ne pas introduire dans l'esprit des enfants des idées fausses que condamne la raison.

Si je suis l'adversaire du cléricalisme, je n'appartiens ni à la franc-maçonnerie, ni au protestantisme qui croit toujours aux légendes bibliques, à la damnation éternelle, à la Trinité divine, dogmes aussi erronés que ceux de l'Église latine.

Je ne suis et ne veux être qu'un philosophe chrétien, un spiritualiste croyant à la persistance de notre existence individuelle et consciente après la mort, parce que tout me le démontre d'une manière positive, parce que tous nous désirons qu'il en soit ainsi, et que tout désir absolu doit être conforme à l'ordre universel.

Je crois encore que nous devons comprendre Dieu comme un idéal de justice, de bonté et d'amour, idéal qu'il faut inculquer à tous les hommes, pour régénérer la société, en leur donnant un enseignement moral supérieur excluant le cléricalisme et ses fatales conséquences : le scepticisme, le matérialisme, l'athéisme, causes efficientes de la décadence progressive de l'Humanité.

Dr DUPOUY.

PITIÉ ET FRATERNITÉ

Appel à la bienfaisance.

Les spirites, qui ont fréquenté le *siège de la Revue* et de la *Librairie Spirites*, rue des Petits-Champs et rue Chabanais, se rappelleront peut-être avoir connu deux braves et fidèles serviteurs de la maison, jeune fille et jeune homme, qui y ont rendu, pendant quinze ans, de modestes mais très appréciables services. Avant de quitter la maison ils se sont mariés, et sont allés s'établir, l'un comme homme de peine dans une maison de commerce, l'autre comme concierge. Excellents travailleurs, d'une probité irréprocha-

ble, ils ont vécu humbles mais heureux, jusqu'au jour où le malheur et la misère, ces redoutables fléaux, se sont déchaînés sur eux. Le mari, avec l'âge, a perdu sinon de son courage, du moins de ses forces : ses patrons l'ont remercié et il n'a pu jusqu'à présent retrouver une place. La femme, dans ses fonctions de concierge, s'est grièvement blessée au bras : trois fois de suite on a dû lui faire la section de ce membre. Bref aujourd'hui, dans ce pauvre intérieur, c'est la misère noire. Et cette misère est d'autant plus à plaindre qu'elle apparaît moins méritée. Mais qu'est-ce pour nous, chers lecteurs ? une double épreuve, une épreuve pour les victimes et une autre pour notre esprit de charité. Pitié pour ces malheureux qui sont nos frères ! Vieux vêtements et oboles si modestes soient-elles, nous recevrons tout avec reconnaissance pour ces malheureux.

Déjà quelques-uns de nos visiteurs ont entendu notre appel verbal ; nous le réitérons avec instance à nos lecteurs. Au nom de nos croyances, encore une fois pitié et fraternité !

LA RÉDACTION.

L'Ève réhabilitée

de Mme CLAIRE GALICHON

Encore une cloche!

Il semble qu'il n'y ait plus rien à dire sur *L'Ève réhabilitée* de Mme Claire Galichon et que la question peut être considérée, désormais, jugée et terminée, depuis que des critiques éclairés et compétents ont sanctionné cette œuvre remarquable et digne des plus grands penseurs, et ont rendu justice pleine et entière à son illustre auteur.

Pourtant, estimant que nul n'a le droit de rester dans l'ombre, ou de se montrer indifférent à une cause qui intéresse à un si haut degré le bonheur de l'humanité ; ni enfin de se récuser tant que justice n'ait été rendue à tous, c'est pourquoi je m'unis à tous mes confrères en spiritualisme, pour protester au nom de la vérité, contre l'arbitraire et l'injuste, en même temps que pour rendre hommage à celle dont la mâle vertu, défiant l'opinion publique et tenant tête à toutes les bassesses, à toutes les colères déchaînées contre elle, a su triompher de tous les obtacles et qui la première a levé la voix pour secouer le joug de l'injustice sous lequel la femme a été si longtemps assujettie.

Rendons-lui grâce, puisqu'elle nous montre le chemin qui conduit au bien, au beau et au vrai.

. . . . . .

Je ne referai pas ici l'analyse de ce beau livre; d'autres, avant moi, en ont sondé la profondeur et en ont fait connaître tout le mérite; je ne me poserai pas non plus en réformateur des lois, ni n'invoquerai les arrêts de Thémis, pour déterminer la part de responsabilité qui incombe à l'un et à l'autre sexe, dans l'immoralité flagrante et ostensible dans laquelle s'avilit et se complaît, sans pudeur, la société actuelle. Nul ne peut contester qu'il n'existe de graves et déplorables abus; que la force trop souvent ne prime le droit et que la femme ne soit, souvent aussi, la victime et l'esclave des passions brutales de l'homme. Nul ne peut nier que les plaintes de Mme Galichon ne soient fondées ; qu'il ne soit urgent de mettre un terme à cette licence honteuse et coupable des mœurs, à ce déréglement effréné des passions, qui est une menace constante pour le salut de la société.

Mais quand des lois plus équitables auront fixé les droits et les responsabilités des deux partis, cela suffira-t-il pour que désormais une ère de félicités, sans mélange, règne dans le cœur des époux et que leur union soit plus parfaite? Sans doute, la crainte de la répression sera un frein puissant mis au déchaînement des passions, mais cela suffira-t-il pour enrayer le mal et pour rétablir l'ordre? Peut-on, en vérité, méconnaître le rôle de la Providence dans le gouvernement des choses de ce monde? N'y a-t-il pas aussi à considérer la part de Dieu dans la constitution des sociétés? qui pourrait en douter?...

Le problème est donc de baser la société sur la justice, de placer chacun à son rang, de ne rien laisser à l'arbitraire et au hasard, de reconnaître l'égalité de nature de tous les hommes, et de permettre à chacun de développer son innéité de la manière la plus favorable; car, si tout individu venant en ce monde est également protégé, s'il a pu librement montrer ce qu'il est; s'il obtient la place où ses dispositions le poussent, il est clair que nul n'aura plus droit de se plaindre, que tous marcheront de concert au même but du perfectionnement, et que, la charité se combinant avec la justice, l'humanité marchera d'un pas ferme vers ses destinées. La justice, d'autre part, veut être fondée sur la solidarité et sur l'amour; notre époque a soif de croyances, non point nouvelles, mais qui soient en rapport avec le progrès moderne et où elle puisse retremper sa foi.

Il n'y a pas de sujet plus important pour la femme que celui de cette question de croyance, car elle est la cause initiale de l'élévation et de l'abaissement des races pour l'humanité. C'est pourquoi il faut dire aux hommes de tous les partis, la question, la grande question fondamentale de notre époque, c'est que, malgré ses conceptions humanitaires, sociales, rationalistes, il n'y manque que l'indispensable, la force solide où s'appuient les cœurs et qui s'appelle : Éducation de la croyance organisée sur la vaste

base de la vie et de toutes les vies, et impliquant le concours de la femme, car il n'y a qu'une éducatrice, celle qui vient de Dieu : La mère!...

Professeur C. MOUTONNIER.
Membre de l'Institut Général
Psychologique de Paris
Président fondateur de la Société d'Études
Psychiques de Nice.

Quelques réflexions à propos d'un volume de Fabre d'Olivet (1)

L'Histoire philosophique du genre humain par Fabre d'Olivet est un livre extraordinaire. C'est une espèce de Bible universelle.

L'ouvrage de Moïse et de ses collaborateurs successifs, que nous appelons « Bible » n'est que l'histoire des croyances, mœurs, querelles et institutions juives ; tout ce qui arrive ne tourne, pour ainsi dire, qu'autour d'un clocher. Le monde civilisé s'en est emparé ; il en a fait son code religieux, *son livre par excellence* (sans toutefois le connaître dans son texte original). On se demande pourquoi? Peut-être par paresse cérébrale pour ne pas se donner la peine de mettre autre chose à la place.

Sans prétendre que *l'Histoire du genre humain* par Fabre d'Olivet est au-dessus de la critique et vouloir en faire le Code universel théocratique par excellence, ce volume, englobant l'histoire de tous les peuples de la Terre, depuis les notions les plus anciennes, sur les Sudéens et les Boréens, l'Atlantide et les grands bouleversements de la planète, cet ouvrage mériterait le titre de « Bible » à bien plus forte raison.

Vu à vol d'oiseau, d'un coup d'œil rapide, nous y voyons le globe dans sa« position primordiale », nous y découvrons le règne hominal comme il sort des ténèbres historiques, luttant pour la vie, tel l'animal. Toutes les convulsions terrestres, toutes les souffrances, et les douleurs humaines, depuis des milliers et des milliers d'années, se déroulent devant notre esprit comme dans un kaléïdoscope gigantesque.

A mesure qu'on avance en lecture une étreinte cruelle se saisit de l'âme. Ne plonge-t-elle pas le regard dans un gouffre noir où toutes les forces contraires déchaînées luttent avec une effroyable véhémence pour dominer, soit dans un sens, soit dans un autre?

Tout le premier volume tient le lecteur sous cette impression pénible.

(1) En vente à la Librairie Spirite, 2 vol. in-8 carré sur papier vergé, 20 fr.

Cependant il ne s'arrête pas. Il ne saurait s'arrêter. Il a besoin d'aller plus loin, de sortir de l'atmosphère pestilentielle du ballottage universel, du *grand doute*. Il est donc avide de connaître le second volume. Il l'ouvre et voit la continuation des luttes entre les races et les nations, entre les peuples et les gouvernements, entre la religion et les religions, entre la vérité et le mensonge.

Cependant peu à peu l'air devient plus respirable, une brise bienfaisante traverse l'air azoté des ambitions criminelles, des appétits bas et vils. Cette brise n'est autre que la théorie de la charité universelle, de cette charité qui émane du Dieu d'amour.

C'est la première lueur de vérité qui vient tantôt du Nord, tantôt de l'Orient, tantôt de l'Occident. C'est l'effort mystérieux vers la théocratie universelle, vers *l'unité du troupeau sous un seul pasteur*. Il se manifeste et se continue jusqu'au bout de l'ouvrage, nous-mêmes en devenons les spectateurs, voire les « acteurs » plus ou moins conscients.

Cependant, pour Fabre d'Olivet, « le pasteur unique » qui dirige le troupeau, le Pontife Suprême, le Souverain théocrate qui gouverne la Terre entière, n'est pas seulement la vision heureuse d'un avenir lointain, mais la *réalité* d'un passé mystérieux de l'humanité première, disparue après un cataclysme terrifiant qui changea la position du globe, puisque pour lui « Ram », sorti de la race boréenne, l'Envoyé divin des Celtes primitifs, fonda jadis *l'Empire universel* et le « remplit de sa gloire » (!) La preuve de ce fait, il la voit multiple dans l'unité d'une foule d'usages communs à tous les peuples, dans l'étimologie *une*, pour lui incontestable, de *toutes les langues*, dans l'accord parfait de l'harmonie musicale et de la poésie rythmée, dans toute idée religieuse fondamentale, enfin dans une multitude de cérémonies semblables chez tous les peuples de la Terre.

C'est ici que, pas plus que dans sa spéculation sur l'origine de l'union sexuelle, nous ne saurions suivre le hardi et ingénieux investigateur de l'histoire mondiale.

Nous ne pouvons nous imaginer comment *un seul homme*, quelqu'extraordinaire qu'il fût, ait pu réussir à gouverner la Terre entière. Une telle puissance ne peut être supposée que chez un être immatériel ayant le don d'ubiquité. Si, dans certaines archives sacerdotales des nations antiques, on parle d'un empire universel, il faut considérer que les historiographes primitifs ne pouvaient se faire qu'une idée bien nébuleuse de la dimension réelle de notre globe, ainsi que des possibilités et impossibilités humaines.

Même à notre époque de science évoluée où des routes merveilleuses sillonnent la croûte planétaire en tous sens, où tous les continents, toutes les régions sont connus, depuis le Pôle arctique jusque presque au Pôle antarctique, où les moyens de locomotion les plus rapides ont ouvert toutes les

voies de la terre, des mers et des airs, un empire universel serait encore toujours une chimère fantastique. Napoléon Ier a pu rêver d'étendre son sceptre sur l'Europe entière, sur une partie de l'Asie et de l'Afrique, mais même aux temps actuels, avec nos moyens rapides de communication, aurait-il visé la domination de toute la Terre ? Quelque puissant que soit un monarque, que de régions terrestres échapperaient à son unité de vue et de civilisation ! Alors, dans l'état primitif du globe, et des humains qui y végétaient sur son sol presque immobiles comme des plantes, comment un homme aurait-il pu parcourir tous les pays, se faire entendre, et obéir partout ?

Si l'on peut constater un certain rapport entre les usages de tous les peuples, entre les racines de toutes les langues, entre toutes les idées religieuses et politiques, ne vaut-il mieux l'expliquer par ce fait que nous sommes tous frères, nés d'un même Père divin ; qu'en venant nous incarner sur cette planète, nous quittons la même patrie des sphères universelles où toutes les pensées humaines se puisent à une seule et unique source de vérité ; en somme, que ce sont nos « innéités » qui forment le lien profond et mystérieux qui nous unit tous, races lointaines du passé, du présent et de l'avenir?

. . . . . .

Après cette réflexion, retournons à notre auteur. Au-dessus des événements que Fabre d'Olivet nous rapporte dans leur ensemble et leur enchaînement logique de cause à effet, se montre, non pas le Dieu *caché* — cela se pourrait-il ? — mais une Trinité nouvelle qui a nom Providence, Destin et Volonté humaine. Ensemble ces trois puissances produisent, d'après lui, l'histoire du monde. Et si celle-ci est toujours plutôt triste que consolante, malgré l'amour qui voudrait s'infiltrer comme principe dominateur, c'est que la Providence se trouve constamment en lutte avec le Destin et la Volonté de l'homme. L'homme ne reconnaissant pas la Providence, ne se soumettant pas davantage au Destin, se perd par ses ambitions de liberté. Pour pouvoir vivre en société, il cherche tour à tour toutes les formes possibles de gouvernement. Aucune ne paraît rationnelle, car aucune ne cherche le principe « en haut ». Donc aucune ne réussit.

Quoique Fabre d'Olivet n'ait pas de faiblesse pour la femme, quoiqu'il la juge parfois sévèrement et attribue ses souffrances à une faute primordiale dont l'étude, comme il dit, touche à la cosmogonie, il ne la considère pas comme inférieure à l'homme. Partout il lui rend justice ; partout il est impartial à son égard. De même que dans le premier volume il l'a exaltée dans la « Volupsa » qui enseigne le principe spirituel à l'homme primitif, de même il l'a glorifiée dans le second, au point de vue de ses qualités politiques, de sa valeur sociale et gouvernementale. En parlant de la destinée de la Russie après Pierre le Grand, il permet à sa plume d'en faire le

plus grand éloge que jamais philosophe lui ait adressé. Qu'on en juge !

« Le destin », dit-il, « dont cet empire était l'ouvrage en amenant sur le trône quatre femmes douées de qualités différentes, mais toutes appropriées aux circonstances, tantôt douces, tantôt sévères, mais toujours brillantes, confirma une chose dont l'histoire du monde offre partout l'exemple, savoir : *que c'est par les femmes que commence toute civilisation, tout mouvement intellectuel, de quelque nature qu'il soit ;* et que, plus précoces que les hommes, tant en général qu'en particulier, *elles doivent* paraître là où le Destin, la Providence ou la Volonté de l'homme déterminent une production hâtive. »

En parlant des crimes de la femme, il ne s'attaque pas à son sexe, mais à son esprit. Au délit d'Élisabeth, il oppose celui de Cromwell. Tous deux obéissent au même mobile, tous deux soumettent au jugement du peuple ce qui ne ressortissait qu'au jugement divin. Tous deux lui paraissent également coupables vis-à-vis de la postérité, car c'est de leur funeste exemple qui a fait tomber des têtes royales sous le tranchant de la hache populaire, qu'est née la terrible convulsion sociale que nous appelons la Grande Révolution.

Partout il associe la femme à l'homme, dans le mal comme dans le bien. *Pour lui, l'humanité c'est l'homme et la femme réunis*. Pour lui le Génie n'a pas de sexe ; parce qu'il s'élève au-dessus des sexes. Homme et écrivain, hautement spiritualiste, il ne reconnaît que le règne de l'esprit. Profondément religieux, il admet tous les cultes sincères, pourvu qu'ils s'inclinent devant la Providence de l'Esprit supérieur et s'unissent fraternellement dans l'amour universel.

Parfois la plume de l'auteur va trop loin dans son attaque contre les Républiques qui, d'après lui, nécessitent l'esclavage (!) ; contre les Monarchies constitutionnelles « qui ne peuvent durer à cause de leur manque de sincérité ». Mais de l'ensemble de son ouvrage grandiose se dégage un principe d'impartialité et de supériorité que le lecteur, toujours tenu sous le charme d'une érudition et d'une philosophie peu ordinaires, ne peut pas manquer de reconnaître. Qu'il partage finalement la conclusion du grand écrivain ou qu'il la repousse, il s'inclinera devant son génie.

CLAIRE GALICHON.

Considérations médianimiques sur la créatton du " FOYER SPIRITE "

Sur le désir qui m'en a été exprimé, j'arrête la publication que j'avais commencée. D'ailleurs, le but que je m'étais proposé est atteint: s'inspirant des considérations qui lui étaient dictées par son Guide, le président du groupe où ces instructions sont parvenues, vient de jeter les bases de l'association qui prendra le nom de « Foyer Spirite ».

La création de cette Société, qui se proclame nettement Spirite et Kardéciste, va faire cesser le malaise éprouvé par beaucoup d'entre nous en face de l'équivoque des titres de certains groupements dans lesquels ils étaient sollicités d'entrer, et où le Spiritisme semblait, comme un pauvre honteux, se dérober sous des vocables plus ou moins compliqués.

Le « Foyer Spirite » l'indique dans sa dénomination et l'affirme en ses règlements qui seront publiés ultérieurement, il est Spirite, rien que Spirite et ses membres devront, tous, s'inspirer de la doctrine d'Allan Kardec. Non pas que la Société nouvelle veuille immobiliser les croyances dans le cadre étroit et circonscrit d'un dogme, mais parce qu'elle entend prendre, comme point de départ de ses futurs travaux, les vérités expérimentalement démontrées que le Grand Apôtre nous a révélées et qu'après lui, Léon Denis et Gabriel Delanne, pour ne citer que les nôtres, ont si magnifiquement commentées par la plume et par la parole.

On peut ne pas partager cette conception du Spiritisme, mais on ne saurait contester, à ceux qui l'ont, le droit de chercher à la faire triompher et de s'associer pour y parvenir. A défaut d'autres qualités, le « Foyer Spirite» a, au moins, le mérite de ne pas céler son but et d'afficher hautement ses convictions et ses desseins.

Au regard des habiles et des timorés, l'attitude pourra sembler impolitique ; d'autres penseront, et je suis de ceux-là, qu'elle est courageuse et loyale et qu'elle ne peut qu'attirer au groupement nouveau, les âmes énergiques ayant la fierté de leur Foi et la volonté de la propager. Il faut de ces âmes-là pour alimenter la flamme du « Foyer Spirite » : je suis bien convaincu qu'elles ne lui manqueront pas.

HACHERE.

Réponse au Dr Gustave Le Bon

(*Articles de la* Revue Scientifique, *26 mars, 2 avril 1910*)

(*Suite.*)

J'en veux venir enfin au reproche fait à l'Institut psychologique d'avoir refusé le concours des prestidigateurs, qui s'offraient de démasquer les fraudes du médium. Cela est loin d'être exact et M. Courtier m'a précisément affirmé le contraire. Voici du reste ce qu'on lit, dans son rapport (p. 559) dans la partie qui traite des moyens de se prémunir contre les supercheries si variées dont on peut être victime.

« Nous nous sommes enquis dès 1905 et nous en avons vu, à cette époque, deux dont la notoriété est la plus grande. Nous nous sommes de nouveau, en 1907, adressés à deux d'entre eux; mais l'un était absent de Paris; et l'autre s'est déclaré trop occupé par de grandes organisations. Que penser maintenant des assertions du Dr Le Bon et de M. Meynier? Encore une fois, nous ne doutons point de l'habileté prodigieuse des émules de Robert Houdin. Non plus que de l'art exquis qui les pousse à faire de la réclame. C'est ainsi que pour donner plus de force à ses arguments, le Dr Gustave Le Bon a consacré une demi-colonne de la *Revue scientifique* à passer en revue toute une série d'expériences que l'un des plus experts d'entre eux obtient par des moyens très simples, paraît-il. Et il ajoute : « Les spirites n'en exécutèrent jamais de pareils ! »

Certes les « hommes de science » (ainsi aiment à s'entendre appeler les prestidigitateurs) doivent être satisfaits. Un homme a pris leur défense, qui proclame bien haut leur habileté, leur talent, leur science. Cet homme est un savant, c'est le Dr Le Bon ; opposant ceux-ci aux médiums, il va même jusqu'à dire : « *Tous les médiums adroits vivent de leur métier.* » D'abord cette appréciation est absolument fausse et le grand nombre de ceux que je connais (si l'on entend par médiums adroits, ceux qui produisent des phénomènes et non ceux qui les simulent) exercent des fonctions diverses pour gagner leur vie et ne cherchent nullement à tirer de l'argent des phénomènes psychiques qu'ils engendrent quelquefois à leur insu. Que quelques-uns le fassent et s'essaient à battre monnaie avec les « tables parlantes »; c'est possible. Mais tous ceux qui ont quelque peu fréquenté les groupes spirites reconnaissent au contraire que, loin d'exploiter les assistants, les médiums, la plupart du temps, par esprit de solidarité ou de propagande ne songent guère à se faire rémunérer de leur séances longues et pénibles. Pour moi, cela est un tort : toute peine mérite salaire, mais beaucoup d'entre eux suivent à la lettre les conseils donnés par les Esprits et dont quelques-uns,

semblent parfois prendre leur inspiration parmi les plus pures maximes évangéliques.

Certes, il est loin d'en être toujours ainsi. On pourrait même ajouter que les communications obtenues par des médiums sont parfois d'une banalité désespérante. Par là, peut-être, elles feraient partie de ce que l'on est convenu d'appeler le subconscient. Il semblerait qu'à certains moments, l'activité psychique se réveille ou s'endorme sans que nous en ayons conscience. Ainsi du rêve, où certaines images depuis longtemps restées à l'état de souvenir extrêmement confus, se précisent et se dressent à nos yeux, vivantes et agissantes. Il semblerait donc que, soit chez le médium, soit chez l'un des assistants, un certain centre cérébral, sous l'influence d'une excitation, développe, déroule ses replis comme un filin devant notre raison étonnée. Le médium, lui aussi, est soumis au milieu qui l'entoure. Les astronomes ont des entretiens sur les planètes; des fourriéristes épiloguent sur le phalanstère; des chrétiens dissertent sur la Bible. Un de mes amis, professeur de mathématiques, a ainsi obtenu, un jour, des formules trigonométriques, mais écrites à l'envers. Il faut compter évidemment avec la part de la suggestion. Et j'admets volontiers, avec le Dr Le Bon, qu'il y ait, à certains moments, dans les groupes spirites, des traces de suggestion collective. Mais c'est bien peu connaître le cœur humain et je m'étonne qu'une observation psychologique aussi importante, ait échappé au Dr Le Bon que de nous supposer capables de nous plier à une volonté quelconque, quand nous croyons percer le voile du mystère. Chacun veut connaître son destin, avoir un avis sur ses petites affaires, chercher une consolation particulière, ou un espoir individuel, et, tout entier à sa pensée à soi, ne saurait être l'objet d'une hallucination collective. Il arrive que des phénomènes se produisent, que personne ne prévoyait, des réponses soient données, auxquelles on était loin de s'attendre, des faits particuliers dévoilés, dont l'idée même ne pouvait venir à aucune des personnes présentes.

Le Dr Le Bon est beaucoup trop absolu, quand il enveloppe dans un même mépris les spirites et leurs observateurs. Il y a, dit M. Maxwell, une distinction à faire « les premiers ont édifié sur leurs expériences une philo-« sophie mystique, une véritable religion; les autres n'acceptent pas l'expli-« cation spirite des faits observés. Ils se préoccupent simplement d'étudier « l'existence de ces faits, et se placent, pour cela, dans les conditions favo-« rables à leur obtention. Ils savent que l'erreur et l'illusion sont choses « communes, et ils prennent leurs précautions pour s'en garer; la théorie « de la suggestion, leur est familière, autant que sa pratique, et ils s'effor-« cent de l'exclure. Il est assez curieux, à ce point de vue, de remarquer « que les savants auxquels le Dr Le Bon adresse ses critiques sont pres-« que tous connus par des travaux sur ces questions. Il me fait même l'hon-

« neur de citer mes propres observations. Il y a donc une certaine contra-
« diction à reprocher à ces expérimentateurs, d'être les victimes d'un danger
« contre lequel ils ont pris des précautions spéciales. Il y a quelque chose
« de plus remarquable encore dans sa critique sévère : il choisit ses exemples
« dans le milieu le plus réfractaire aux recherches psychiques ! Il va plus
« loin ; il prend comme critère de la valeur des expériences, l'opinion d'un
« savant pour lequel j'ai la plus grande considération, mais dont l'habileté
« expérimentale, en matière psychique, a été justement contestée. »

Il sera bien difficile au Dr Le Bon de répondre par des arguments probants, à une critique aussi précise et aussi impartiable. L'habile et prudent observateur qu'est le Dr Maxwell dans toutes ces questions, encore aujourd'hui si controversées, donne à son argumentation une force que les phrases si courtoises de sa critique ne peuvent pourtant amoindrir. Il faut avoir vu M. Maxwell se débrouiller au milieu des contradictions si diverses, pour se rendre compte de la lucidité, du sang-froid, de l'attention sans cesse éveillée, ainsi que celle d'un magistrat qui aurait à formuler son opinion au sujet d'un condamné à mort, des qualités d'esprit vraiment éminentes de cet observateur de premier ordre. Ce qui m'a frappé, l'unique fois où je me suis rencontré avec lui dans un groupe d'études, c'est moins la pensée profonde, méditative, lucide qui se dégage de son visage grave et sympathique, que la volonté silencieuse, calme, réfléchie, révélée par la ligne d'un menton, tenace, volonté froide, que semble démentir la vivacité, l'éclat du regard curieux, toujours en éveil, semblant se réfléchir sur soi, pour s'interroger sur ce qui l'a impressionné. Certes, cet homme ne s'aventure point sur un terrain aussi brûlant que les recherches psychiques, sans avoir mûrement étudié, réfléchi, scruté la vérité, en l'examinant à la lumière d'un esprit largement ouvert à toutes les manifestations scientifiques, mais une fois sur le chemin de la vérité reconnue ou entrevue, un tel homme a le noble courage de ne point s'arrêter en route, ne se préoccupant nullement des clameurs intéressées ou non qu'elle soulève. Je présume que tous les savants qui se sont préoccupés des phénomènes psychiques sont de même des observateurs perspicaces. Le Dr Le Bon voudrait nous faire croire qu'ils sont victimes d'hallucinations collectives. Il nous conte avec beaucoup de clarté, l'histoire de deux académiciens illustres, l'un géomètre, l'autre physicien, victimes, l'un d'une supercherie, l'autre d'une erreur scientifique et dont l'aventure a défrayé le monde savant il y a quelques années. Par là M. Le Bon veut nous montrer que le prestige et la contagion sont les « fondements « habituels de nos convictions, aussi bien chez l'homme simple que chez le « savant ». Nous sommes là-dessus pleinement de son avis : *Errare humanum est*. Les savants y sont peut-être plus enclins que tous autres hommes, mais ce qu'il ne dit pas, c'est que ces mêmes académiciens reconnurent franchement

s'être trompés; s'il y a de la noblesse à reconnaître publiquement son erreur, cette noblesse tire sa grandeur de l'élévation du personnage. Certes, il n'est pas commun de voir deux membres de l'Académie des sciences, brûler un jour ce qu'ils avaient tant d'années adoré sur l'autel de la science et renier d'un coup leurs hypothèses. Il serait à souhaiter que le Dr Le Bon eût le même courage, et, puisqu'il a refusé de se renseigner complètement au sujet de la science dite occulte, qu'il en vînt un jour, publiquement à déclarer qu'il a fait fausse route. Le fera-t-il ? Le voudra-t-il? Aura-t-il la patience, le désintéressement d'esprit nécessaires pour suivre assez longtemps des expériences pénibles, souvent décevantes, lui dont l'esprit est si absolu, si positif? C'est une question que nous adressons à sa conscience de savant, espérant qu'elle n'y restera pas sans provoquer quelque écho.

Mais, avant de terminer, il me reste encore à faire, à l'étude qu'a consacrée le Dr Le Bon à la *Renaissance de la magie*, quelques légères critiques. Tout d'abord, au début de son article, le Dr Le Bon semble confondre deux choses différentes. Il comprend sous une même dénomination, la magie, l'astrologie, la divination, les oracles, etc... Or, nous savons qu'en Grèce du moins, les oracles faisaient partie de la religion officielle. La divination employée par les Anciens faisait cause commune avec la Religion dans l'État qui s'en servait pour les actes publics. Mais à côté de cette magie publique, officielle si l'on peut dire, ayant un caractère collectif, il y avait une magie, ou plutôt une sorcellerie, faite de pratiques souvent réprouvées, et qui, s'appliquant à l'individu, n'avait plus pour but, l'intérêt général, mais la satisfaction de haines particulières ou de besoins individuels. Cette forme de la sorcellerie s'est maintenue jusqu'à nos jours, elle existe chez les musulmans, dans l'Inde, en Amérique, en Écosse, etc..., dans tous les pays où se sont conservées les coutumes primitives. Lorsque la magie païenne disparut, avec la croyance aux dieux, aux déesses, la sorcellerie ne disparut pas complètement. Mais ses phénomènes, ou ses prévisions furent attribués aux esprits du mal, aux démons. Déjà, aux origines de la lointaine Babylone, on distinguait les *génies protecteurs* des démons, auxquels on attribuait les maladies, la peste, la fièvre, en général tous les maux qui désolent l'humanité.

Le Dr Le Bon confond sans cesse les mots occultisme et spiritisme. Ce sont là deux choses bien différentes: les étudiants en occultisme seraient fâchés d'être appelés spirites, de même que ceux-ci n'affichent nulle prétention aux sciences occultes. Je vois que ce qui a surtout peiné le Dr Le Bon, c'est que les spirites aient cru trouver dans ses recherches sur la dématérialisation de la matière et l'énergie intra-atomique, des preuves à l'appui de leurs doctrines.

On comprend que le Dr Le Bon répugne à l'idée d'être confondu avec

ceux qu'il traite plus loin de fous, de charlatans ou d'hallucinés. Pour montrer combien il était leur adversaire convaincu, il a foncé sur eux, prêt à les pourfendre d'estoc et de taille.

Sa religion lui parut suffisamment éclairée le jour, où, ayant fondé avec le concours du prince Roland Bonaparte, du Dr Dariex et l'appui du *Matin*, un prix de 2.000 francs, destiné à récompenser le médium qui déplacerait un objet sans contact, il se trouva que personne ne voulut se présenter pour gagner le prix.

Le Dr Le Bon part de ce fait nouveau pour conclure que tout est fraude dans les phénomènes psychiques. Mais c'est partir d'un principe juste pour aboutir à des conséquences fausses. On ne dit point que les conditions imposées étaient impossibles à remplir! Si, parmi tous les médiums que le Dr Le Bon accuse à tort d'être des gens vivant de ce métier et de la crédulité publique, il n'en a pas trouvé un seul qui consentît à se présenter pour gagner le prix, c'est que, en réalité, aucun candidat sérieux n'eût été capable de produire le plus minime phénomène, étant données les conditions du concours. C'est absolument comme si on avait imposé aux photographes de développer leurs plaques en pleine lumière du soleil. Personne n'oserait en tenter l'expérience !

Le Dr Le Bon, dit M. Maxwell, ne « confierait pas ses délicats instru« ments de physique à des mains inexpérimentées »; pourquoi s'acharne-t-il à régler les circonstances d'un phénomène, qui peut réagir d'une façon fâcheuse, dangereuse même, pour le médium, alors qu'il est fait dans certaines conditions. Le Dr Le Bon ne s'est jamais dit qu'un être humain, aussi délicat que le médium n'est pas un instrument rigide qu'on puisse manœuvrer à volonté, ni indéfiniment.

J'ai oublié le nom de ce physicien russe, qui, voulant dans son cabinet répéter les expériences de Franklin et de Dalibard sur l'électricité atmosphérique, fut tué d'un coup de foudre.

Il est évident que, dans ces expériences, l'observateur, lui, ne risque rien ; il était donc loisible à ces messieurs, de mettre, pour l'enjeu d'un millier de francs, une vie humaine en péril, ou un médium honnête en posture d'impuissance ou de ridicule. Mais on comprend qu'aucun d'eux n'ait voulu se présenter.

« Au point de vue scientifique, les phénomènes des tables tournantes est « résolu depuis longtemps, dit le Dr Le Bon. C'est inconsciemment que les « assistants les font tourner et c'est de lui-même que le médium tire les « réponses dictées par les esprits ». Il y a là, dans ces quelques lignes deux affirmations également fausses. Il n'est pas vrai que le problème de la lévitation des tables soit résolu dans le sens qu'indique notre contradicteur. C'est le contraire, plutôt qui serait exact. Il y a bien longtemps qu'on fait

tourner les tables et ce phénomène est loin d'être scientifiquement résolu. Ce n'est point seulement en Amérique vers 1849, que cette manie, si l'on veut, prit naissance. En réalité, dans l'antiquité, on se servait déjà de ce moyen de divination. Il me suffirait de citer un passage d'Ammien Marcellin montrant assis autour d'une table, au-dessus de laquelle est suspendu un anneau de métal, qui sous l'influence des pratiques magnétiques, permettait à des conjurés de prédire le souverain qui succéderait au tyran. L'anneau se mettait en mouvement et, s'arrêtant au-dessus des lettres gravées sur la table, avait formé un nom, le nom de l'empereur Théodore qui devait régner après la mort du tyran. A quelques détails près, c'étaient là les procédés employés encore aujourd'hui par certains groupes spirites (table ouidja).

La preuve que le problème est loin d'être résolu, c'est qu'il a préoccupé longtemps l'Église catholique qui attribuait ces phénomènes à l'invention du diable. Il y a un certain nombre d'années, une revue nommée *Revue du Monde Invisible*, s'était fondée pour étudier ces questions. Le directeur, Mgr Méric, alors professeur de théologie en Sorbonne, n'hésitait pas à rapprocher les communications spirites des inventions et des maléfices du démon. « Je n'admettrai jamais, nous disait-il, que tout homme venu ait le « pouvoir de s'asseoir devant une table imprégnée de son fluide, de com- « mander au ciel et à l'enfer, d'obliger les anges ou les démons à répondre « à son gré, de recevoir des communications d'un Vincent de Paul, de Cé- « sar, de Napoléon, d'Alexandre et de tous ceux qu'il lui plaît d'invoquer. »

Je crois, en effet que, dans bien des cas, les communications ne sont que le reflet de la pensée du médium ou de l'un des assistants. Mais, il reste cependant un certain nombre de cas inexpliqués dans lesquels ces communications ne relèvent d'aucune des personnes présentes. Alors, à qui, à quoi les attribuer? Puisque le Dr Le Bon nie la lévitation des tables, il ne faut pas évidemment essayer de lui parler de ce que l'on appelle l'écriture directe. Selon lui, tout cela n'est que fraude, hallucination, suggestion. Nos prestidigitateurs en font bien d'autres. Eh bien ! encore une fois, je les mets au défi d'imiter ce phénomène et quelques autres, qui sont courants dans certains groupes. Ou bien leur imitation sera tellement grossière qu'elle frappera tous ceux qui en sont témoins ; ou bien, dans les conditions où les faits se produisent, ils devront se déclarer incapables, même de trouver un truc pour les imiter. Qu'ils aient réussi (MM. Meynier et ses collègues) à imiter certains phénomènes, je n'en doute pas : Je les crois fort habiles, et je suis parfaitement d'avis que lorsqu'on doute de la sincérité d'un médium on fasse appeler un prestidigitateur pour prévenir les fraudes. Cela est du devoir de toutes les personnes présentes. Démasquez les imposteurs, les faux médiums, les charlatans qui exploitent les phénomènes psychiques ; mais ne niez pas, *a priori* ceux-ci parce que le temps, les instruments vous ont

manqué. Pendant de longues années, combien de savants n'ont-ils pas nié l'hypnose? On croyait que c'était une supercherie, un truc habile réservé aux baladins de la foire. Puis vint une période de doute, pendant laquelle un grand nombre de faux hypnotiseurs exploitèrent sans scrupule les incertitudes du public. Enfin, un illustre savant, Charcot, permit de faire la démarcation entre les vrais et les faux hypnotiseurs, par ses belles leçons à la Salpêtrière.

Les phénomènes psychiques traversent une semblable crise. Le jour où un savant démontrera l'existence au point de vue scientifique, de cette force psychique qui les produit, et cela, par une série d'expériences indiscutables, alors tout le monde reconnaîtra la sincérité des observations spirites.

L'Institut Général Psychologique a eu le grand courage et la patience de soumettre à une enquête impartiale et approfondie, un médium célèbre et dont les manifestations ne sont pas autrement différentes de celles d'autres sujets bien connus. Et de cela il doit être grandement loué. L'Institut n'a donc fait que corroborer, de contrôler les nombreux travaux faits par une foule de chercheurs dignes de créance. Les expériences ont ouvert la voie à ceux que ne rebuteront point les recherches longues, parfois coûteuses, volontairement dénigrées, dans un ordre de phénomènes tout à fait nouveau. Elles semblent avoir démontré mieux que nous, qui la soupçonnons depuis nombre d'années, la réalité, l'existence de cette force psychique que s'obstine encore à nier le Dr Le Bon. Qu'il me permette, en terminant, de lui rappeler ce mot d'un personnage de Shakspeare : « Il y a plus de choses, dans le « ciel et sur la terre que n'en contient toute votre philosophie. »

ÉMILE DUBUISSON
Membre de l'Institut général psychologique.

Le Congrès International de Psychologie

L'Institut Général Psychologique a pris part au VIe Congrès International de Psychologie qui s'est tenu à Genève, en août 1909, et a publié dans son *Bulletin*, janvier-avril 1910, le compte rendu de sa participation à ce Congrès.

La première séance (5 août) a été consacrée à la détermination mathématique des résultats numériques des expériences, et contient deux sommaires : 1° Nouvelle méthode d'interpolation pour les phénomènes donnés par l'expérience par M. Vilfredo Pareto ; 2° L'interpolation et l'énergétique psychobiologique, par M. Charles Henry.

Dans la deuxième séance, M. Jules Courtier a présenté un rapport sur

l'emploi de symboles et de signes en psychologie. Dans la troisième séance, il a été question de la terminologie psychologique. La quatrième séance, provoquée par le bureau de l'Institut Général Psychologique, a eu trait au rôle et aux services d'utilité internationale pouvant être attendus de l'Institut Général Psychologique.

Nous ne parlerons pas des deux mémoires qui ont fait l'objet de la première séance. Pour y comprendre quelque chose, il faut être, non seulement psychologue, mais versé dans les hautes mathématiques, la physique transcendante, l'énergétique, etc., ce qui n'est pas donné à tous les profanes.

Les membres du Congrès sont bien au-dessus de notre niveau scientifique. Ils ont chargé le bureau de l'Institut Général Psychologique de la formation et du fonctionnement d'une Commission internationale permanente de détermination mathématique pour l'étude des phénomènes psycho-biologiques et socio-biologiques.

Le sujet traité dans la deuxième séance ne nous intéresse guère plus que celui de la première. M. Jules Courtier assure que les symboles et formules qu'il expose et propose d'adopter permettront d'approfondir plus complètement le mécanisme des phénomènes psychologiques et qu'ils profiteront également à l'anatomie et à la physiologie nerveuses.

M. Ferrari estime que créer aujourd'hui des symboles pour la psychologie, qui est une science en formation, risquerait de cristalliser des erreurs ou des équivoques, ou d'adjoindre à l'imprécision de nos termes et de nos définitions actuelles l'imprécision des symboles qui devraient s'y rapporter.

M. Courtier répond que la psychologie est suffisamment avancée pour qu'on songe à lui donner des notations. Il ajoute qu'il se propose d'établir de pair la terminologie et la symbolique en psychologie, c'est-à-dire de fixer en même temps les définitions et les symboles des nations, ce qui permettra, dit-il, d'éviter sûrement les imprécisions, erreurs ou équivoques.

Le rapport de M. Courtier sur l'emploi de symboles et de signes en psychologie est pris en considération par le Congrès.

La terminologie psychologique est un sujet plus concret et d'une utilité pratique plus sensible que les précédents. Aussi la discussion a-t-elle été plus animée. Elle a abouti à la nomination d'une Commission chargée d'étudier la question de l'unification de la terminologie et de présenter un rapport à ce sujet au prochain Congrès. Il est recommandé à cette Commission d'examiner avec le plus grand soin les propositions de M. Courtier relativement à l'emploi de signes et symboles.

On pourrait peut-être faire à la terminologie la même objection qu'aux symboles, et se demander si le Congrès ne court pas après la quadrature du cercle psychologique ; mais ne décourageons pas la Commission, attendons le prochain Congrès pour juger ses travaux s'il y a lieu.

La séance spéciale provoquée par le bureau de l'Institut Général Psychologique traite de l'organisation de cet Institut Général Psychologique et vise à lui donner plus d'extension : « Reconnue d'utilité publique par le Gouvernement français, et honorée de ses encouragements, notre Société se préoccupe de compléter son installation à Paris. Elle a le privilège de pouvoir recevoir des ressources, subventions et libéralités de toutes origines, qui pourraient viser un emploi, un objet précis. »

S'il est vrai, comme l'a dit Montesquieu, que, plus il y a de têtes dans une assemblée, moins il y a d'esprit, il est peu probable que cet Institut contribue plus au progrès que les autres Instituts privilégiés par le Gouvernement.

Vient ensuite le compte rendu du Congrès par M. le Dr S. Soteyko, traitant des sentiments, y compris le sentiment religieux et de divers autres sujets psychologiques. Nous allons essayer de résumer ce qui a été dit sur la psychologie de la religion par plusieurs orateurs.

M. Harald Hoffding, professeur de l'Université de Copenhague et auteur d'importants ouvrages de psychologie et de morale, a dit à ce sujet :

« Chacun de nos sentiments dépend d'un besoin qui demande à être satisfait. C'est dans le plaisir et la douleur que se manifeste le besoin de conservation. La santé et la force vitale se présentent ici comme des *valeurs*. Ce sont là les valeurs les plus élémentaires qu'éprouvent les hommes.

« Il en est de même des sentiments esthétiques, intellectuels et moraux. Nous avons le besoin d'arranger les idées et de les rendre claires, de les voir dans leurs rapports réciproques et de les employer à comprendre la réalité.

« Nous avons, enfin, besoin de juger les actions humaines, les nôtres comme celles d'autrui, d'après une échelle réglée sur le but auquel nous aspirons, sur la valeur fondamentale dont dépend, pour nous, toute autre valeur.

« Le lien psychologique de la religion ne se trouvant dans aucun de ces domaines, où donc peut-il être? Il reste la possibilité que ce caractère religieux de la vie psychique soit le résultat des expériences que suscite le sort de ces intérêts-là dans la vie réelle. Ici encore un besoin pourra se faire sentir : le besoin de sécurité et de calme dans l'œuvre à l'endroit du sort des valeurs.

« Un tel sentiment suppose que l'homme éprouve le besoin de s'intéresser au sort de ses valeurs au delà des limites dans lesquelles sa volonté peut travailler à leurs progrès.

« Tant que l'homme est — ou croit être — le maître absolu de son sort et de celui de ses valeurs, il n'aura pas de religion. La condition de la religion est l'expérience d'une limitation et d'une dépendance relativement à un ordre de choses plus vaste que la portée de la volonté et des facultés

humaines, et le besoin d'assurer, même au-delà des limites de notre pouvoir l'existence et la continuation de ce qui a de la valeur. »

Nous ne citons que les idées les plus saillantes du discours de M. Hoffding. Cet orateur est suivi de M. Lutoslawski, qui fait un récit de sa conversion au catholicisme après vingt ans de scepticisme basé sur ses études psychologiques et biologiques, et affirme la nécessité de l'Église catholique et l'existence de forces surnaturelles.

Cet empiètement sur le domaine métaphysique motive cette réflexion d'un assistant : que l'on se croirait dans une assemblée de théologiens.

M. Ladame critique sévèrement certains psychiâtres qui veulent voir des troubles mentaux dès qu'il y a foi religieuse, et présente des remarques très suggestives à propos de quelques cas psycho-pathologiques.

M. Rochat insiste sur la nécessité de posséder le sens religieux pour parler des faits religieux.

Après plusieurs autres, M. Hoffding reprend la parole et se félicite de voir tant de théologiens, de confessions diverses, s'intéresser à la psychologie.

« Nous ne pouvons pas, dit-il, conclure notre psychologie de la religion et nous ne devons pas, comme psychologues faisant œuvre de science, faire appel à la cause première, parce que nous n'avons pas trouvé la cause naturelle; ce serait antiscientifique au premier chef. Nous tous, nous sommes des chercheurs, comme psychologues et comme hommes. Il y a une limite qui ne doit pas être franchie, et une porte doit demeurer ouverte sur le mystère des causes naturelles qui nous échappent encore. »

M. Flournoy, reprenant l'argumentation de M. Hoffding, rappelle les règles trop souvent méconnues de la psychologie de la religion.

« Il faut en revenir à la méthode de Kant. La science ne peut ni démontrer Dieu ni démontrer qu'il n'existe pas. Dieu est en dehors de la science. Certains théologiens voudraient, après avoir éliminé les causes naturelles, insuffisantes pour l'explication de certains phénomènes religieux, recourir à une cause première. Mais c'est méconnaître absolument les exigences de la science, qui cherche simplement les conditions empiriques déterminant un phénomène.

« Ne croyez pas que je sois détaché, que je n'aie pas d'opinions personnelles sur le fond des choses. En présence du problème de la souffrance, des misères sociales, je ne reste pas indifférent, et nul sans doute ne reste indifférent. Mais notre opinion sur le mystère qui nous entoure cesse d'être scientifique: elle est due à nos émotions; elle est due surtout, comme on peut le penser avec William James, à la volonté.

« Je ne méconnais pas que mon attitude puisse être qualifiée de religieuse; je n'ai, quant à moi, pas résolu l'énigme; il y a des choses qui me tourmen-

tent; ceux qui croient avoir acquis la solution du mystère sont sans doute tranquilles. Soyez ce que vous voulez être ; la vie dépasse la science; ayez soin de vous le rappeler. »

On voit, ou du moins on entrevoit, que le feu religieux couve sous la cendre scientifique et qu'il ne faudra pas être trop surpris s'il se rallume plus tôt qu'on ne le pense. Comme l'a dit Bacon, un peu de science éloigne de Dieu ; beaucoup de science y ramène.

Pourquoi ? Parce que la science elle-même n'est qu'hypothétique, n'est donc qu'une foi.

Il ne suit pas de là qu'on doive revenir au catholicisme, comme le veut M. Lutoslawski. Le catholicisme n'est ni une science, ni une religion, mais une politique.

La vraie religion est, non celle qui confond tout, mais celle qui harmonise le sentiment et la raison ; c'est une foi raisonnée et non une foi imposée.

Beaucoup d'autres questions ont été discutées au Congrès ; le subconscient, la mesure de l'attention, la classification pédagogique des arriérés scolaires, la méthodologie de la psychologie pédagogique, les tropismes, l'orientation lointaine, etc. Mais ce que disent les congressistes sur ces divers sujets est trop inconsistant pour valoir la peine d'être analysé et critiqué. On en jugera par quelques extraits.

M. Janet a employé le terme *subconscient* dans un certain sens. Depuis lors, d'autres auteurs ont employé le même mot dans des sens différents; d'autres encore ont admis le terme *coconscient* de préférence au mot *subconscient*.

M. Loeb soutient, au sujet des *tropismes*, que l'analyse psychologique des manifestations psychiques a pour but de les ramener à des lois physico-chimiques.

M. Piéron doute que l'animal soit, aussi complètement que le veut Loeb, le jouet passif des forces extérieures. « En réalité, lorsque l'animal soumis à une force nouvelle présente un tropisme, ce tropisme peut être nuisible, mais alors il ne dure pas, car l'animal s'adapte, ce qui est nié par M. Loeb. »

M. Asher indique les difficultés que rencontre la psychologie animale et qui l'empêchent d'avoir un caractère vraiment scientifique.

M. Lutoslawski critique très vivement M. Loeb, lui reprochant d'avoir fait des généralisations qu'une bonne logique formelle doit impitoyablement condamner.

Le mot *cénesthésie* n'est pas mieux entendu par les psychologues que beaucoup d'autres. Pour Weber, la cénesthésie représente la sensibilité interne. Pour Ribot, c'est l'assimilation personnelle, le sentiment du moi surajouté à la sensation organique, qui devient la caractérisque de la cénesthésie. Beaunis appelle cénesthésie le sens de l'existence, ou euphorie, et il

la distingue avec soin des autres sensations internes. D'autres auteurs entendent ce mot dans d'autres sens.

Sous le nom de sentiments, Kalpe ne comprend que les états de conscience simples, peine et plaisir, qui sont caractérisés par leur *universalité* et leur *actualité*.

Le Dr Michotte constate une grande différence entre l'emploi du mot *sentiment* chez les sujets suisses-français et les sujet belges-français. En Belgique, les sujets emploient le plus souvent le mot *conscience* là où les sujets cités par M. Bonet emploient le mot *sentiment*.

Ce n'est donc pas sans raison que M. Claperède dit, pour clore la discussion : « En psychologie, la plus grande confusion règne encore dans l'emploi des termes spéciaux. Cette confusion tient en partie au désaccord qui existe relativement à la nature de tel ou tel processus mental. Mais le plus souvent cette confusion est engendrée par l'absence d'une nomenclature précise ; bien des divergences que l'on croit être doctrinales, se réduisent au fond à des divergences de mots. Le moment semble venu pour la psychologie de commencer à travailler à fixer, à préciser et à unifier son vocabulaire, ainsi que l'ont fait ou que s'efforcent de le faire les autres disciplines scientifiques. »

Ajoutons qu'il est d'autant plus difficile de fixer, préciser et unifier le vocabulaire d'une science, que cette science est plus complexe. Relativement facile dans les sciences physiques, cela devient plus difficile dans les sciences biologiques, très difficile sinon impossible dans les sciences psychologiques et sociologiques.

Terminons cette revue du Congrès par un bon point : ce qui a été dit de meilleur, à mon avis.

Le Dr van Cauwelaert insiste sur le caractère d'infidélité de la mémoire chez les enfants. Il faut, dit-il, examiner le témoignage des enfants pour constater le degré de cette infidélité. Il faut d'ailleurs étudier toutes les facultés de l'enfant et l'influence exercée sur elles par sa volonté.

« Il faut insister sur la nécessité d'individualiser l'enseignement au lieu de le grouper. Il faut combattre la tendance trop officielle déjà à demander le même travail aux enfants et à leur imposer le même programme. Il faudrait arriver à fixer un programme minimum que l'enfant aura à s'assimiler parfaitement, ainsi que le recommandait déjà Pestalozzi. »

Si, comme l'enseigne le spiritisme, les enfants sont des esprits réincarnés et parvenus, antérieurement, à divers degrés de développement intellectuel, moral et spirituel, il est évident qu'on ne peut leur demander le même travail ni leur imposer les mêmes programmes, comme le font l'enseignement de l'Église et l'enseignement de l'État. Quand même on le pourrait, on ne le devrait pas, car il est antihumain et antisocial de couler tous les enfants

dans le même moule, de les pousser tous dans la même direction, comme on le fait depuis si longtemps.

C'est parce qu'on procède ainsi, et de plus en plus, c'est parce que les enfants reçoivent tous une éducation uniforme, que les jeunes gens veulent tous être fonctionnaires ; comme il y a plus d'aspirants que de places, ceux qui ne peuvent devenir fonctionnaires deviennent révolutionnaires et, comme la révolution ne peut pas nourrir tout le monde, les révolutionnaires se font apaches ; et tous ces déclassés vivent et vivront en parasites sur le corps social jusqu'à épuisement complet de celui-ci.

ROUXEL.

Lettre à Marc SANGNIER sur l'Évangile

Par ALBIN VALABRÈGUE

(*suite*).

— « Vieilles histoires ! m'objectera peut-être M. Valabrègue.

« A quoi sert de s'indigner des crimes d'un fanatisme qui n'est plus de notre temps? Est-ce que les lumières actuelles et l'adoucissement général des mœurs permettraient, même aux plus exaltés et aux plus audacieux de nos jours, de renouveler les persécutions religieuses, et n'est-il pas sage d'en couvrir la mémoire d'un voile, plutôt que de les exhumer comme un avertissement donné à un siècle qui n'en a que faire? »

— *Si les mœurs se sont adoucies, si le fanatisme a reculé devant l'esprit de tolérance, si les nations ont pu échapper à ce que Saint-Simon appelle « le chancre rongeur de Rome », c'est à la philosophie indépendante, aux sociétés secrètes, à la Réforme, et finalement à la glorieuse Révolution française que nous le devons.*

L'Église n'a rien oublié ni rien pardonné. Sous l'effet d'un perpétuel cauchemar, elle ne cesse de maudire la pensée libre, la conscience affranchie du joug qu'elle appesantissait sur elle. Le moyen âge reste son idéal, un idéal dont elle ne dévie pas. Les yeux fixés sur lui, elle ne renonce à aucune de ses espérances, ni à aucune de ses doctrines. Ce qui est vrai c'est que les temps où nous vivons sont mauvais pour elle, et les circonstances défavorables.

∴

Lors de la publication de l'édit de Nantes, on professait comme aujourd'hui des principes de tolérance. Mais les Jésuites maniaient la conscience

de Louis XIV, qui n'eut, à son heure de crépuscule, d'autre religion que la crainte de l'enfer.

Le Père Jésuite Le Tellier lui persuada que l'édit de Nantes était un acte d'hérésie. L'amant délabré de la veuve Scarron (Mme de Maintenon), le révoqua d'un trait de plume. Il daigna cependant avoir un doute à son lit de mort; il dit au Père Le Tellier: « Vous en répondez devant Dieu ! »

Le Père Le Tellier a conseillé le crime sans doute, mais il a le clergé tout entier pour complice. Bossuet l'a glorifié, Fénelon l'a approuvé, Fléchier, Massillon, l'abbé Tallemand de l'Académie, l'ont applaudi.

« Touchés de tant de merveille, s'écrie Bossuet, fidèle interprète de la reconnaissance enthousiaste du clergé de France, épanchons nos cœurs sur la piété de Louis-le-Grand. Poussons jusqu'au ciel nos acclamations, et disons à ce nouveau Constantin, à ce nouveau Théodose, à ce nouveau Marcien, à ce nouveau Charlemagne, ce que les six cent trente Pères dirent autrefois dans le Concile de Chalcédoine: Vous avez affermi la foi, *vous avez exterminé les hérétiques, c'est le digne ouvrage de votre règne, c'en est le propre caractère.* « Par vous l'hérésie n'est plus; Dieu seul a pu faire cette merveille. Roi du Ciel, conservez le roi de la terre, c'est le vœu de l'Église, c'est le vœu des évêques. » (*Oraison funèbre du chancelier Le Tellier*, Paris, 1744.)

N'oublions pas de rappeler que la révocation de l'édit de Nantes fut célébrée à Rome par un solennel *Te Deum*, et qu'ainsi l'Église elle-même, l'Église tout entière, par son chef, le pape, approuva et sanctionna tous les crimes commis contre la propriété, la conscience, la liberté et la famille, en conséquence de cette révocation.

« J'ai lu les lettres des évêques, écrit Rulhière; elles font frémir. » L'insupportable péronnelle qu'est la Sévigné s'écrit à elle-même, en parlant de la Révocation: « C'est la plus grande et la plus belle chose qui ait été imaginée et exécutée. » « Les terres se donnent pour rien », constate la même dame de Sévigné, qui est loin d'être l'ennemie des douces spéculations.

La Maintenon se contente de spéculer sur les terrains que les persécutés étaient contraints, pour s'enfuir plus vite, à vendre à vil prix.

Le maréchal Vauban a seul le courage de dire au roi qu'il perd son royaume.

*
* *

« Hélas ! s'écria Pie VII, le pape dont la mémoire est vénérée parmi les catholiques, nous vivons aujourd'hui dans des temps tellement malheureux et si humiliants pour l'épouse de Jésus-Christ, que de même qu'elle ne peut mettre en pratique ces très saintes maximes d'une juste rigueur contre les ennemis et rebelles de la foi, de même, il ne nous est pas convenable de les rappeler.

« Mais de ce qu'elle ne peut rappeler son droit de déposer les souverains comme hérétiques et les déclarer déchus du droit de propriété, il ne s'ensuit pas qu'elle doive jamais consentir positivement à se dépouiller elle-même, dans le but de faire accorder à ces mêmes hérétiques de nouvelles souverainetés et de nouveaux biens. Quelle occasion de se moquer de l'Église ne fournirait-on pas aux hérétiques mêmes et aux incrédules qui, insultant à sa douleur, diraient qu'on a enfin trouvé les moyens de la rendre tolérante... » (*Essai sur la puissance des Papes*, t. II, p. 236.)

Et pour convaincre les plus incrédules à cet égard, voici ce que disait *l'Univers*, ce journal orthodoxe par-dessus tout, en s'appuyant sur l'opinion de saint Augustin (*Lettre n° 185 à Boniface*) :

« L'Église n'a jamais renié cette doctrine : toute la tradition consacre la *légitimité de l'emploi de la force contre l'erreur*...

« L'Église ne tolère pas autrement l'hérésie qu'elle ne supporte la polygamie en Turquie, parce qu'elle n'a pas la force de l'empêcher. »

L'Univers exprimait ensuite le regret qu'on n'ait point brûlé Luther, Calvin et tous les hérétiques récalcitrants de cette époque. Oyez plutôt :

« L'hérésiarque, examiné et convaincu par l'Église, était livré au bras séculier et puni de mort. Rien ne m'a semblé plus naturel et plus nécessaire.

« Plus de 100.000 hommes périrent par suite de l'hérésie de Wiclef ; celle de Jean Huss en fit périr plus encore ; on ne peut mesurer ce que l'hérésie de Luther a fait couler de sang, et ce n'est pas fini. Après trois siècles, nous sommes à la veille d'un recommencement. Pour moi, ce que je regrette, je l'avoue franchement, c'est qu'on n'ait pas brûlé Jean Huss plus tôt et qu'on n'ait pas brûlé Luther; c'est qu'il ne se soit pas trouvé quelque prince assez pieux et assez politique pour mouvoir une croisade contre les protestants. » (*Univers religieux*, 1851 à 1856) et cela est signé de feu le rédacteur en chef de ce journal, *M. Louis Veuillot !*

Veuillot appuyait sa doctrine sur des autorités irrécusables et infaillibles; aussi Rome, si chatouilleuse en fait de doctrine, n'a-t-elle jamais censuré celle de Veuillot et l'a-t-elle toujours tenue en très grand honneur (1).

Les journaux religieux des autres pays émettent les mêmes idées avec une absence de vergogne qui étourdit et déconcerte.

Nous avons même eu de l'autre côté de l'Atlantique un M. Byan, archevêque catholique de Philadelphie, qui, dans son organe *The Shepherd of the Valley*, osa écrire les lignes suivantes, toutes pleines de gracieuses perspectives :

(1) « La tolérance est la vertu des siècles sans foi », écrit M. de Falloux dans sa *Vie de Pie IX*.

« Nous avouons très bien que l'Église catholique est intolérante, c'est-à-dire qu'elle met en œuvre tous les moyens en son pouvoir pour exterminer l'hérésie ; mais son intolérance est la conséquence logique de son infaillibilité. Seule, elle a le droit d'être intolérante, parce que seule elle possède la vérité. L'Église tolère les hérétiques là où elle est bien forcée de le faire ; mais elle leur voue une haine mortelle et emploie toute sa puissance à préparer leur anéantissement. Lorsque viendra le jour où les catholiques auront dans notre pays une force suffisante, et ce jour arrivera certainement, bien qu'il puisse se faire longtemps attendre, il faudra en finir avec la liberté des cultes dans les États-Unis. Nos ennemis savent bien que nous n'avons pas la prétention d'être meilleurs que notre Église dont l'histoire est là pour ouvrir les yeux au monde. Ils savent, par conséquent, comment l'Église a agi au moyen âge envers les hérétiques et comment elle en use de nos jours partout où elle en a le pouvoir...

« Nous ne cherchons pas plus à nier ces faits historiques qu'à blâmer les saints prélats et les princes de l'Église pour ce qu'ils ont fait ou approuvé en ces matières. » (*Schweizerische Lehrer-Zeitung von Frauenfeld*, n° 481, 29 décembre 1881.)

Telles sont les théories, riches en promesses, du doucereux *Berger de la Vallée*.

Voici maintenant ce que pense sur le même sujet M. Charles Périn, ancien professeur à l'Université catholique de Louvain :

« La supériorité de l'Église à l'égard de l'État, le devoir d'assistance imposé au pouvoir temporel envers le pouvoir spirituel, se trouvent mis, pour les catholiques, au-dessus de toute contestation, par la bulle *Unam Sanctam*, de Boniface VII. La passion libérale s'est donnée carrière sur ce document célèbre. Quoi qu'on ait dit, et quoi qu'on puisse dire, la bulle *Unam Sanctam* est une de ces décisions souveraines du Pape infaillible auxquelles les catholiques sont tenus de se soumettre, en les prenant dans leur sens naturel et sans en réduire la portée.

« Que contient la bulle du pape Boniface VII ?

« Elle dit : « L'Église a deux glaives : le glaive spirituel et le glaive matériel.

« Le glaive spirituel et le glaive matériel sont donc l'un et l'autre en la puissance de l'Église ; mais le second doit être employé pour l'Église et le premier par l'Église.

« Celui-ci est dans la main du prêtre ; celui-là dans la main des rois et des soldats, mais sous la direction et la dépendance du prêtre. L'un de ces glaives doit être subordonné à l'autre, et l'autorité temporelle doit être soumise au pouvoir spirituel... Ainsi *toute créature humaine doit être soumise au Pontife romain*, et nous déclarons, affirmons, définissons et prononçons que cette soumission est absolument de nécessité de salut. »

Tel est le langage du Pape. Telle est son audacieuse déclaration de guerre à la société.

M. Périn la commente comme suit :

« Telle est la Vérité ! Dieu nous garde de la taire ou de la trahir en l'atténuant !

« Le monde reviendra-t-il à la parole pontificale ou bien s'obstinera-t-il à la renier, jusqu'à ce que ses révoltes l'aient conduit à l'erreur totale ou au désordre irrémédiable ? Nul parmi les hommes ne le sait. Mais ce que nous tous catholiques nous devons savoir, c'est que notre devoir est de rappeler, sans nous lasser, ces vérités de salut social. A l'Église qui a reçu d'en haut la grâce du Gouvernement providentiel, à elle seule il appartient de décider de la mesure et du moment, pour l'application de la doctrine...

« Lorsqu'elle commandera, notre obéissance, avec l'aide de Dieu, sera prompte et entière. » (Charles Périn. *Lois de la Société chrétienne*, pp. 102 et 186.)

Le *Manuel de Théologie* dans l'exposé du droit de répression de l'Église, est un vrai Code du *Saint Office*. Écoutez :

« I. Il faut tenir que l'Église a reçu de Dieu le pouvoir de contraindre et de réprimer ceux qui s'écartent obstinément de la Vérité, non seulement par des peines spirituelles, mais encore par des *peines temporelles et corporelles*, c'est-à-dire par *la confiscation des biens*, par *des amendes*, par *la prison*, par *la flagellation*, par *la torture*, par *la mutilation* et *la mort*.

« II. Tous les théologiens et canonistes admettent que le droit de glaive appartient au moins médiatement aux pasteurs de l'Église, c'est-à-dire en ce sens qu'*ils peuvent exiger des princes séculiers d'appliquer la peine de mort aux adversaires de l'Église, si l'intérêt de l'Église le demande* (1). » (*Manuel de Théologie*, t. I, p. 400.)

Voilà ce que l'on enseigne dans tous les séminaires de France, dans tous les séminaires catholiques.

En 1866, le pape Pie IX béatifie Pierre d'Arbices, inquisiteur, qui a fait périr dans les tortures les plus horribles dix mille à douze mille hérétiques.

Il y a quelque cinq ans, un moine, nommé Monsabré, glorifie Torquemada (2) et l'Inquisition du haut de la chaire de *Notre-Dame*.

Plus récemment encore, le Père Didon, dans une retentissante harangue à l'occasion d'une distribution de prix, à son collège d'Arcueil, préconise, sans détour, brutalement, les procédés de l'Inquisition pour l'affermissement et l'extension du catholicisme.

(1) C'est moi qui souligne.

(2) Dominicain de sinistre mémoire, fut inquisiteur général en Espagne. Il afficha un si grand zèle pour la foi catholique, en multipliant les condamnations et les supplices, que les papes furent obligés d'intervenir pour modérer son zèle (1430-1498).

A la fête de Dominique, qualifié de saint, l'Église vante encore aujourd'hui son génie et sa vertu qui ont principalement resplendi dans la destruction des hérétiques (*Bréviaire romain IV August.*).

Le même bréviaire nous dit ailleurs (*in festo sancti Ferdinandi XXX*, Maü, édit. Taurin) que saint Ferdinand a mérité surtout la canonisation « *pour la persécution des hérétiques* ».

« DE SES PROPRES MAINS, IL TRANSPORTAIT LUI-MÊME AU BUCHER LE BOIS POUR LES BRULER » et le bréviaire commande de *prier Dieu pour imiter ses belles vertus.*

Que M. Valabrègue lise le *Syllabus* de 1864, où Pie IX lance quatre-vingts anathèmes sur tout ce qui nous est cher. Ni la science, ni la conscience, ni la liberté intellectuelle et morale ne trouvent grâce devant sa fureur de malédiction. Pas une des conquêtes des temps modernes qui ne soit vouée à l'exécration des fidèles. Au regard de la papauté, elles sont toutes l'œuvre de Satan, l'éternel ennemi du Christ et de son Église : On y trouve des articles comme ceux-ci :

« Anathème à qui dira : *Les sciences théologiques doivent être traitées de la même manière que les sciences philosophiques.*

« Anathème à qui dira : *Dans les études philosophiques on ne doit tenir aucun compte de la révélation surnaturelle.*

« Anathème à qui dira : *Chaque homme est libre d'embrasser et de professer la religion que la lumière de sa raison lui aurait fait considérer comme vraie* (*1*).

« Anathème à qui dira : *Les hommes peuvent dans n'importe quel culte trouver la voie du salut éternel et y parvenir.*

« Anathème à qui dira : *L'Église n'a pas le droit d'employer la force ; elle n'a aucun pouvoir temporel direct ou indirect* (*2*).

« Anathème à qui dira : *A notre époque la religion catholique ne doit pas être considérée comme unique religion de l'État, à l'exclusion de toutes les autres.*

(1) C'est sous une nouvelle forme le mot de Grégoire XVI : « *La liberté de conscience est une folie ; la liberté de l'impression* est une erreur pestilentielle. »

L'imprimerie est damnable, et sous le règne de François Ier, *le Père des Lettres*, nul livre ne put être imprimé sans l'autorisation ecclésiastique. Le fouet et la pendaison eurent raison des récalcitrants. Trois cents ans plus tard, sous la Restauration de Louis XVIII, les imprimeurs sont encore persécutés et ruinés, à l'instigation de la Congrégation de Saint-Acheul.

(2) Après avoir revendiqué le droit à « *l'emploi de la force* », le Pape ajoute dans la *Constitution dogmatique de la foi catholique* :

« *Anathème à qui dira que les sciences humaines doivent être étudiées dans une telle liberté d'esprit que l'on puisse tenir leurs assertions pour vraies alors même qu'elles sont contredites par la science révélée.*

« Anathème à qui dira: *L'Église doit être séparée de l'État, et l'État séparé de l'Église.*

« Anathème à qui dira : *Le Pontife romain peut et doit se réconcilier et se mettre en harmonie avec le progrès et la civilisation moderne.* »

Que M. Valabrègue lise encore ceci :

« *Je promets et je jure,* prononce chaque évêque avant de recevoir la mitre, *de persécuter de tous mes efforts et de combattre à outrance les hérétiques, les schismatiques et les rebelles au Pape,* notre Seigneur. » (*Ex pontificali romano. Capite de consecratione episcoporum.*)

Le spectacle que nous donne en ce moment le conflit du Saint-Siège avec l'Espagne est fort instructif. La doctrine de l'Église veut s'imposer despotiquement. C'est toujours le pur esprit du moyen âge dans toute son intransigeance.

Il n'y a pas bien longtemps que Pie X, instigué par les Jésuites, a anathématisé le *modernisme*, c'est-à-dire les tendances libérales du jeune clergé. Celui-ci s'était imaginé qu'une évolution de la foi pouvait suivre parallèlement l'évolution de la science, et il arrivait à conclure qu'il faut voir dans les dogmes des symboles susceptibles d'être revisés avec le temps.

Mais le pape infaillible a la terreur des choses nouvelles. Le plus petit écart est considéré par lui comme une trahison; il ne veut pas que les dogmes soient discutés, amendés: il veut qu'ils restent absolument en contradiction avec la vérité la plus élémentaire; en un mot l'Église est toujours pour lui celle du moyen âge.

Après avoir condamné le *modernisme*, après avoir rédigé un document de combat — qui faillit soulever un gros incident diplomatique — contre les protestants d'Allemagne, la Cour de Rome vient de briser le *Sillon*.

Par une encyclique du 28 août, le pape condamne l'œuvre de M. Marc Sangnier et de ses amis les *Sillonistes*, pour « *leurs notions erronées et funestes sur l'autorité, la liberté et l'obéissance* ».

Et cependant ces messieurs sont bons catholiques, mais ils ont eu le tort grave, aux yeux du Vatican, de ne pas subordonner leur œuvre sociale à l'autorité et à la direction des évêques.

C'est là une nouvelle base que, dans sa course à l'abîme, le Vatican enlève à son édifice.

Sur l'ordre du pape, la Sacrée Congrégation des Sacrements vient de décréter que l'âge de la première communion serait fixé non plus à douze mais à sept ans.

Nous n'aurons plus ainsi devant nous qu'une religion de bébés; c'est le krach définitif de la foi aveugle: jamais nous n'aurons constaté d'une manière plus éclatante le triomphe de la pensée libre.

Il est certain que, par ces temps d'instruction précise, on fera plus facilement admettre les dogmes épuisés aux enfants de sept ans qu'à ceux de douze. Et, après tout, pour faire une bonne communion, il suffit de *croire*, point n'est besoin de *savoir*. Il vaut peut-être même mieux de ne rien savoir; c'est encore le plus sûr pour croire avec ferveur.

Déjà on annonce la publication prochaine d'un document qui aura certainement quelque retentissement. Il s'agit de la condamnation du spiritisme, dont les progrès commencent à troubler la Sainte Église.

Le Saint Office a été chargé d'étudier les motifs pour lesquels le spiritisme et toutes les sciences occultes doivent être condamnés.

Tout cela sert admirablement notre cause, et nous devons de chaleureux remerciements à la Sainte Église pour le concours qu'elle nous apporte dans la lutte.

Et, en particulier, le nom du pape Sarto sera, — si j'ose employer ce terme, — béni de tous les amis de la lumière et du progrès.

L'Église s'entête, comme tout ignorant, forte de sa gloire passée, de son acquis antérieur, de son enseignement, de son Verbe vieillot et vermoulu qu'elle croit toujours magique. Elle piétine sur place pour conserver ou ressaisir son auguste majesté dont chaque jour lui prend un lambeau de son domaine.

Rien ne peut désormais la préserver de la destruction qu'elle a si follement provoquée. Malgré elle, l'humanité s'avance majestueusement vers le but de sa destinée.

⁂

Conclusion

Si nous, spirites, voulons hâter l'avènement du règne de la lumière, il nous faut combattre, sans relâche, les forces coalisées qui vivent dans les ténèbres, parce qu'elles veulent asservir l'humanité au pape et à ses délégués les évêques et les prêtres.

Les plus nobles sentiments de l'humanité sont exploités par elles au profit de leurs déplorables tendances : tout ce que l'homme a de plus intime, de plus inviolable, de plus sacré, sert de marche-pied à leur ambition; la naissance, la vie, l'amour, cette touchante union des âmes, la mort sont pour elles les objets d'un commerce lucratif qui n'est pas soumis aux chances aléatoires de la spéculation ordinaire, qui ne craint pas les faillites et les non-valeurs, par la raison que les paiements se font avant la livraison de la marchandise.

Fût-il jamais réquisitoire plus éloquent, plus précis, que celui où Victor Hugo stigmatise les disciples de Torquemada, qui font métier de religion et accrochent leur enseigne aux « *clous saignants de Jésus-Christ* ».

Il a châtié avec le fouet qui servit au Christ à chasser les vendeurs du Temple, les pharisiens, les sophistes, les hypocrites modernes qui étalent incessamment devant nous leurs fourberies ; il les a marqués du fer rouge de son éloquence le jour où il écrivit ces vers impérissables :

« Vous seriez des bourreaux, si vous n'étiez des cuistres ;
Pour vous le glaive est saint et le supplice est beau ;
O monstres ! Vous chantez, dans vos hymnes sinistres,
Le bûcher, votre seul flambeau. »

Pas de lâches compromissions, pas de coquetteries avec l'Église. Tout ce que vous lui concèderiez, elle s'en servirait contre vous. Ce qu'elle veut, c'est de poser un immense éteignoir sur l'humanité pour en faire un troupeau de brutes qu'elle conduirait à sa guise.

Or, s'il est une idée, profondément, ineffaçablement gravée dans l'âme de tout vrai spirite, c'est celle du libre examen, du progrès indéfini dans toutes les directions.

Je ne puis vraiment pas comprendre qu'il se soit rencontré un des nôtres pour faire l'éloge du catholicisme, assez téméraire pour oser rêver un compromis entre le *catholicisme autoritaire, dogmatique, liberticide*, et le *spiritisme, qui est une philosophie vivante, ouverte à tous les libres esprits*, et qui vient se poser en travers des sottises et des préjugés que répudie *la raison, la seule incarnation de Dieu dans l'humanité.*

Il faut vraiment que ce frère ait l'illusion singulièrement chevillée à l'âme pour nourrir une espérance aussi chimérique, qui fait sans doute honneur à sa générosité, mais ne prouve pas en faveur de sa clairvoyance.

GÉNÉRAL H. C. FIX.

Erratum

Dans la *Revue* de septembre, page 552, ligne 1, au lieu de gloire, lire : glaive.

Madame d'Orino (Comtesse Pillet-Will)

Dans la dernière Revue, nous avons, à propos de la mort de Mme la comtesse Pillet-Will, écrit quelques lignes émues mais bien insuffisantes. Éloigné de Paris, nous ne savions presque rien d'elle, et c'est d'imagination que, pour rendre hommage, au nom de nos frères, à ce noble esprit qui nous quittait, nous avons essayé d'esquisser son portrait d'après une admirable conférence faite l'année dernière par elle-même au cercle Allan-Kardec.

Il nous semble d'ailleurs n'avoir fait, en cette occasion, que suivre le conseil d'une voix venue de l'Au-delà. — Vous voulez, nous a dit à peu près cette voix, parler de moi dont vous ne savez rien? Eh bien ! relisez les paroles que j'ai prononcées l'année dernière : c'est là que vous trouverez tout ce qu'il y a d'essentiel à dire. — Nous l'avons fait ; mais, chers lecteurs, il nous est venu le désir bien naturel de vous donner une preuve sensible de la réalité de cette communication ; et nous n'avons pas hésité à interroger par lettre une distinguée autant que fervente amie de cet esprit, un médium bien connu, Mme Bardélia, que nous avons déjà nommée dans notre précédent article, et qui, remplacée un peu plus tard par sa sœur, médium elle-même non moins remarquable, prêta avec elle un concours précieux à Mme Pillet-Will pour les communications spirites qui forment le fond de ses premiers ouvrages.

Nous n'avons pas tardé à recevoir une réponse dont nous extrayons ce qui suit :

« Vous sentez, monsieur, le vide profond que nous cause à ma sœur et à moi ce départ pour l'au-delà d'une âme, qui a dû y conquérir d'emblée le poste d'honneur réservé aux militants du spiritisme.

« Pour moi, personnellement, je n'ai aucun titre pour retracer l'œuvre de Mme Pillet-Will ; mais s'il s'agit de ne dire que tout le bien que j'en pense, la tâche me sera facile !

« Vous me demandez de reconstituer les principaux traits de son caractère :

« Eh bien ! je crois que la qualité dominante de cette âme était le désir de progresser et de faire progresser. Du jour où elle fut initiée au spiritisme, et après avoir obtenu les preuves indéniables de la survivance, elle n'eut plus qu'une idée : propager la doctrine dans tous les milieux. Dès lors, elle se dévoua à cette tâche avec une ténacité et un zèle infatigables. Non contente d'instituer des conférences chez elle pour les personnes de son monde, elle alla porter elle-même la bonne parole dans les quartiers populaires tels que Montmartre, Ménilmontant... Un soir, où elle allait entreprendre sa causerie, des amis vinrent essayer de l'en dissuader, lui représentant que la salle était remplie d'individus suspects; qu'il n'y avait là aucun agent qui puisse la protéger... Mme Pillet-Will n'éprouva aucune hésitation. Très intuitive, elle sentait les influences bienfaisantes de ses chers Invisibles l'entourer ; et ce fut avec un calme remarquable qu'elle entreprit sa conférence. Son pouvoir de persuasion était tel que les gens les plus malintentionnés furent subjugués et conquis, et lui demandèrent de vouloir bien continuer la série de ses très intéressants développements.

« En dehors de la propagande par la parole, la comtesse Pillet-Will pratiquait la charité de la manière discrète et intelligente qui en fait toute la va-

Il a châtié avec le fouet qui servit au Christ à chasser les vendeurs du Temple, les pharisiens, les sophistes, les hypocrites modernes qui étalent incessamment devant nous leurs fourberies ; il les a marqués du fer rouge de son éloquence le jour où il écrivit ces vers impérissables :

« Vous seriez des bourreaux, si vous n'étiez des cuistres ;
Pour vous le glaive est saint et le supplice est beau ;
O monstres ! Vous chantez, dans vos hymnes sinistres,
Le bûcher, votre seul flambeau. »

Pas de lâches compromissions, pas de coquetteries avec l'Église. Tout ce que vous lui concèderiez, elle s'en servirait contre vous. Ce qu'elle veut, c'est de poser un immense éteignoir sur l'humanité pour en faire un troupeau de brutes qu'elle conduirait à sa guise.

Or, s'il est une idée, profondément, ineffaçablement gravée dans l'âme de tout vrai spirite, c'est celle du libre examen, du progrès indéfini dans toutes les directions.

Je ne puis vraiment pas comprendre qu'il se soit rencontré un des nôtres pour faire l'éloge du catholicisme, assez téméraire pour oser rêver un compromis entre le *catholicisme autoritaire, dogmatique, liberticide*, et le *spiritisme, qui est une philosophie vivante, ouverte à tous les libres esprits*, et qui vient se poser en travers des sottises et des préjugés que répudie *la raison, la seule incarnation de Dieu dans l'humanité.*

Il faut vraiment que ce frère ait l'illusion singulièrement chevillée à l'âme pour nourrir une espérance aussi chimérique, qui fait sans doute honneur à sa générosité, mais ne prouve pas en faveur de sa clairvoyance.

GÉNÉRAL H. C. FIX.

Erratum

Dans la *Revue* de septembre, page 552, ligne 1, au lieu de gloire, lire : glaive.

Madame d'Orino (Comtesse Pillet-Will)

Dans la dernière Revue, nous avons, à propos de la mort de Mme la comtesse Pillet-Will, écrit quelques lignes émues mais bien insuffisantes. Éloigné de Paris, nous ne savions presque rien d'elle, et c'est d'imagination que, pour rendre hommage, au nom de nos frères, à ce noble esprit qui nous quittait, nous avons essayé d'esquisser son portrait d'après une admirable conférence faite l'année dernière par elle-même au cercle Allan-Kardec.

Il nous semble d'ailleurs n'avoir fait, en cette occasion, que suivre le conseil d'une voix venue de l'Au-delà. — Vous voulez, nous a dit à peu près cette voix, parler de moi dont vous ne savez rien? Eh bien ! relisez les paroles que j'ai prononcées l'année dernière : c'est là que vous trouverez tout ce qu'il y a d'essentiel à dire. — Nous l'avons fait ; mais, chers lecteurs, il nous est venu le désir bien naturel de vous donner une preuve sensible de la réalité de cette communication ; et nous n'avons pas hésité à interroger par lettre une distinguée autant que fervente amie de cet esprit, un médium bien connu, Mme Bardélia, que nous avons déjà nommée dans notre précédent article, et qui, remplacée un peu plus tard par sa sœur, médium elle-même non moins remarquable, prêta avec elle un concours précieux à Mme Pillet-Will pour les communications spirites qui forment le fond de ses premiers ouvrages.

Nous n'avons pas tardé à recevoir une réponse dont nous extrayons ce qui suit :

« Vous sentez, monsieur, le vide profond que nous cause à ma sœur et à moi ce départ pour l'au-delà d'une âme, qui a dû y conquérir d'emblée le poste d'honneur réservé aux militants du spiritisme.

« Pour moi, personnellement, je n'ai aucun titre pour retracer l'œuvre de Mme Pillet-Will ; mais s'il s'agit de ne dire que tout le bien que j'en pense, la tâche me sera facile !

« Vous me demandez de reconstituer les principaux traits de son caractère :

« Eh bien ! je crois que la qualité dominante de cette âme était le désir de progresser et de faire progresser. Du jour où elle fut initiée au spiritisme, et après avoir obtenu les preuves indéniables de la survivance, elle n'eut plus qu'une idée : propager la doctrine dans tous les milieux. Dès lors, elle se dévoua à cette tâche avec une ténacité et un zèle infatigables. Non contente d'instituer des conférences chez elle pour les personnes de son monde, elle alla porter elle-même la bonne parole dans les quartiers populaires tels que Montmartre, Ménilmontant... Un soir, où elle allait entreprendre sa causerie, des amis vinrent essayer de l'en dissuader, lui représentant que la salle était remplie d'individus suspects; qu'il n'y avait là aucun agent qui puisse la protéger... Mme Pillet-Will n'éprouva aucune hésitation. Très intuitive, elle sentait les influences bienfaisantes de ses chers Invisibles l'entourer; et ce fut avec un calme remarquable qu'elle entreprit sa conférence. Son pouvoir de persuasion était tel que les gens les plus malintentionnés furent subjugués et conquis, et lui demandèrent de vouloir bien continuer la série de ses très intéressants développements.

« En dehors de la propagande par la parole, la comtesse Pillet-Will pratiquait la charité de la manière discrète et intelligente qui en fait toute la va-

qui est l'expression même de la volonté de Dieu, et qui par le déchirement même de ses vices, fait monter l'humanité de la chair à l'esprit, par ce quelque chose d'insaisissable, d'inaccessible, qui s'appelle l'effluve d'intelligence et d'amour, dressant la tête de l'homme vers Dieu.

Oui, il y a un volcan de lumière dans ce fond mystérieux contenant tous les vols de l'infini, la vue de la Pensée consciente sur un plan supérieur d'où descend le secours de la vérité suprême.

Voilà pourquoi le matérialisme bourgeois, qui déséquilibre le monde sous ses deux aspects monstrueux : la féodalité de l'or et l'anarchie matérialiste peut contenir le monde ; seule la rénovation spirituelle s'adressant aux âmes le possédera réellement, car seule elle peut présider à la reconstitution morale de l'humanité, par l'élan, par l'unité d'aspiration, par l'expérience des forces actives et libres des âmes, qui frappent sans cesse à cette porte si durement fermée de la délivrance finale ; des âmes qui demandent et reçoivent, qui cherchent et trouvent, qui mêlent déjà leur vague à celle de la génération qui nous effleure, qui appelle, au grand jour des profondeurs muettes de l'édifice social, le règne de la Justice dans les esprits et de la Charité dans les cœurs. Le règne de la vérité sanctionnée par la connaissance, le règne de l'Esprit, qui rejette le linceul étroit du matérialisme et du dogmatisme, et *transporte son centre délivré dans l'infini de Dieu.*

Le triomphe de la Femme, le voilà.

Mais ce triomphe, comme je viens de vous le dire, ne s'exécutera que par un principe et un moyen.

Ce principe, c'est celui qui appuie l'équilibre social sur l'harmonie des sexes divergents mais égaux.

Ce moyen, c'est celui qui prépare une réorganisation de la croyance, basée sur l'observation positive de la nature, sur le schéma des lois universelles marquant l'origine et l'ascension des esprits, de l'âme immortelle arrivant au calme de la Pensée consciente, à l'apaisement sublime de l'Infini. C'est avec cette arme que la femme doit combattre, c'est avec cette arme qu'elle vaincra.

Oui, oui, en vérité, c'est par le cerveau, *par le bâillon d'un psychisme inférieur*, que l'homme a voulu l'abaissement de la femme, c'est par le cerveau, *par le glaive d'un psychisme supérieur*, que la femme se relèvera, se transfigurera et transfigurera l'humanité.

Et quoi, à l'heure où les découvertes extraordinaires des sciences expérimentales iconographie l'invisible, quand la théorie électro-dynamique, avec les rayons X, désagrège presque les atomes, la femme nouvelle, qui doit faire la nouvelle humanité, l'Esprit du Féminin qui apparaît au-dessus de tous les codes, pour détruire tous les esclavages et sanctifier tous les progrès, ne connaîtrait pas encore son véritable psychisme, mais développerait

es apparences vaines du pacte masculin, dant la faillite prochaine est précisément dans son impuissance à éclairer le chemin de la vie évoluée, c'est-à-dire à projeter les lumières d'un psychisme, mettant enfin l'accord entre la pensée et le sentiment.

Pour cette raison et pour d'autres raisons sociales et raisons morales ; la femme ne doit rien éluder de son rôle.

Oui, au point de vue logique, puisque les degrés évolutifs se traduisent dans l'ambiance psychique ; puisque les attractions des âmes sont proportionnelles à leur évolution ; puisque le tempérament psychique attire les influences bonnes ou mauvaises qui s'exercent sur son aura, cette vie meilleure ne commencera pour la société que lorsqu'elle renoncera à son psychisme malsain, pour s'élever devant une loi de psychisme supérieur.

Oui, l'éclosion de la foi dans le cœur de l'homme, c'est l'évolution de la perfectibilité dans tous les ordres du progrès.

C'est là ce qu'il faut remarquer, c'est là ce que l'Esprit nouveau, défrichant le terrain pour la société nouvelle, attend de la femme évoluée, du plein essor de sa pensée éducatrice.

***

Ici ce pose cette question :

D'où vient que la société a passé négligemment, presque sans s'arrêter, devant cette indication de la nature, qui fait de la femme la grande force éducatrice du genre humain, *la coopératrice naturelle de l'œuvre scolaire à tous les degrés* ?

D'où vient que la femme, à qui on confère tous les grades universitaires et les diplômes de docteurs, qui passe de niveau avec l'homme sous la même toise intellectuelle, ne reçoit dans l'œuvre éducatrice qu'une part très limitée, à l'aide de laquelle elle ne peut posséder réellement la force motrice éducatrice, impliquant son mouvement à tous les degrés de l'œuvre scolaire ?

La raison, la voici : c'est le caractère faux de l'omnipotence masculine, qu'abdique l'essor de la Pensée moderne, qui par un sentiment étroit de son pacte réservant aux hommes seuls l'économie des hautes études, par une conception éducative purement conventionnelle exclut à peu près la femme de tous les hauts emplois, de toutes les hautes fonctions de la représentation des intérêts de l'œuvre éducatrice, de quel droit ? Du droit de la loi que l'homme a confectionnée, et qu'il a imposée à la femme, la voulant civilement mineure, moralement esclave.

Duel entre les deux sexes ? Non. Le masculin et le féminin sont équivalents ; mais duel entre deux principes : la loi et le droit.

Oui, le féminisme, qui par le seul mouvement de sa pensée s'est élevé de l'état d'assujettissement jusqu'à l'idée absolue de l'égalité des droits pour les deux sexes, le féminisme aboutissant logiquement à la rénovation morale,

intellectuelle, sociale de l'humanité, à la frontière marquant un changement d'âge de la société, ne prendra pas mesure sur la justice, qu'on peut bien appeler la félonie du masculin, qui entre autre, prend renfort sur la supériorité du principe mâle, du rôle de générateur attribué à l'homme.

Eh bien, ni l'anatomie ni la physiologie ne lui octroient ce principe qui lui est si cher, et remarquez ceci : l'étude du mécanisme cérébral, chez la femme, n'a malgré cent modes d'investigations divers, jamais démontré l'infériorité qui lui a valu l'insulte et l'affront du masculin.

Ainsi, il serait presque puéril de rappeler à ceux qui affirment l'incapacité de la femme à remplir les hautes fonctions sociales, que nombre de femmes se sont admirablement acquittées de la plus haute de toutes ; celle de Reine.

Telle est la mesure exacte d'un préjugé.

Eh bien, puisqu'aujourd'hui la société délibère sur le droit des femmes, puisque la loi du masculin est revisée par le droit, droit dépouillé et découronné du féminin, puisque l'essor de la pensée moderne exige l'expansion générale du Féminisme, le moment est venu pour l'Esprit du féminin de pénétrer dans le sanctuaire de l'instruction publique qui est encore porte close pour la femme, et qui pourtant en s'affirmant mixte bi-sexuel, seraient une enceinte ouverte aux tournois des idées, à l'équité pour tous s'équilibrant avec toutes les libertés.

Qu'est-ce que l'œuvre de la civilisation intégrale ?

L'œuvre de la civilisation intégrale, c'est l'éducation économique de la mutualité des sexes, c'est une des plus grandes ressources encore si peu connue du monde civilisé, l'unique par laquelle cette civilisation parviendra à monopoliser les deux formes intellectuelles des deux sexes divergents, mais égaux, pour l'éclosion du bien-être général, car jamais l'humanité ne pensera ni n'agira en grand sans le concours intégral des deux facteurs égaux de l'humanité, qui développe et déroule la marche rythmique du progrès, dont le but est de synthétiser, de rendre actif et visible le devoir de faire entrer l'humanité dans une des plus grande union de ses puissances par le concours intégral des deux sexes dans l'œuvre éducatrice, ce bras de l'avenir construisant la cité future.

Car, jamais, jamais l'éducation ne fera front de toutes ses lumières tant que l'intelligence féminine ne sera pas entière dans les résultats logiques de cette question fondamentale de l'œuvre scolaire renfermant l'artère de vie et s'affirmant comme force créatrice, réparatrice, fécondante, pour reconstruire un avenir meilleur en pleine lumière, sans esprit de vengeance, dans la Vérité sans laquelle il n'est pas donné à la société de vivre jamais complètement, c'est-à-dire de sentir battre dans son sein le cœur des jeunes générations, palpitant vers une civilisation supérieure.

Ah ! oui, si l'homme, au lieu de s'emparer du pouvoir par la force s'était décidé à le partager avec la femme, quelle ressource possible n'aurait pas eue l'humanité pour fortifier son caractère, augmenter son savoir, agrandir son génie, car si les intérêts du féminisme sont liés aux intérêts communs de l'Humanité, ceux de l'Humanité se confondent avec ceux de la justice.

Mais l'humanité n'a pas suivi cette direction, et la direction qu'elle a suivie ne l'a pas conduite au bonheur, et dans l'inextricable amas de maux où l'opinion s'agite au hasard, il serait puéril de le nier.

***

Ici, les événements répondent pour cette idée, un proche avenir jugera, si en présence du mal partout répandu, de la révolte des instincts d'imposture et d'illusion poussant, déchaînant les appétits aveugles et cruels renfermés dans l'humanité ; si en face de tant d'obstacles arrêtant le développement de la conscience sociale, esprit de licence qui prend des pierres au chemin pour se déchirer lui-même, de division de toutes sortes qui décompose et pervertit l'esprit humain : recrudescence des délits, statistique des crimes les plus hideux, acceptation de tant d'abjection ; oui, un proche avenir jugera, si en présence en un mot de la plus grande, de la plus profonde des révolutions sociales enveloppant cette société qui semble vieillir inutilement, il est trop hardi de désirer en dehors des préjugés des sexes, le concours des deux facteurs égaux de l'humanité, sans autre distinction que celle de leur capacité. Si vraiment il est trop hardi de penser que ce n'est pas trop de toute l'intelligence, de toute l'élite des deux sexes montant à l'assaut du progrès, pour le plus noble, le plus efficace et le plus vital des intérêts du mouvement social. Lequel ? Celui dont la base solide est dans l'éducation de la conscience collective par l'éclairage de toutes les réalités qui sont avec cette conscience, dont la perception conçoit, veut, impose et marque le rôle prédominant de la femme dans l'œuvre éducatrice ; dans ses résultats économiques et moraux en dehors de la compétition, de la rivalité, de l'antagonisme de la lutte des sexes, représentant dans l'histoire la cause de la plupart des désordres qui entravèrent et entravent la marche de l'humanité. Remarquer ceci, en effet : il ne s'agit pas ici seulement du préjudice dont la femme est victime, mais de celui fait à la société dans la sphère des intérêts généraux et publics, par le préjugé qui a mis à l'écart, éloigné la femme des hauts emplois dans l'œuvre scolaire, de la place que lui assigne la nature. Sans nul doute l'autorité des préjugés, des superstitions et de la routine ne peut être qu'une cause de déficit à l'œuvre humaine, oui, en vérité, les grands traits de la psychologie nous montrent la femme plus haut que l'homme, en la pleine lumière de l'Idéal, aussi l'assujettissement de la femme, et nous

n'avons pour le démontrer qu'à reprendre l'histoire de l'humanité, c'est la crise de la matière contre l'esprit.

Eh bien sous le souffle du grand vent d'une ère nouvelle, d'une nouvelle éducation des âmes, ce fait peut s'accomplir, la splendeur de l'universelle conscience peut rayonner au faîte de la civilisation, la main de la Foi rationnelle peut se poser sur le masque grimaçant du vieux scepticisme pour l'ôter.

O. DE BÉZOBRAZOW.
Fondatrice du Féminisme spiritualiste.

L'image sanguinolente de Buenos-Aires

La Paz, le 30 août 1910,

Je lis dans *La Nacion de Buenos-Aires*, à la date du 8 août, l'article que je joins à la présente communication.

Je vous prie de le reproduire ici dans sa teneur originale.

EL MILAGRO DE LA CALLE PICHINCHA

OPINIONES DE UN AGENTE

Parece ser que el supuesto milagro que hace algunos meses conmovio á lo vecinos del barrio de San Cristobal, originando un tumulto popular que ocasionó la intervención de la fuerza publica, va en camino de imponerse á la consideración de las autoridades eclesiásticas. Esta reflexión nos la sugiere un articulo publicado en estos dias por nuestro colega « El Norte » de Santa Fe, y firmado por el canónigo doctor Jacinto R. Viñas. Sabido tendran nuestros lectores que la imagen milagrosa, después de una irreverente peregrinación por oficinas policiales, sometida á análisis quimicos y diversas pruebas que nada probaron de fraudes ni anagazas, vuelve á manar sangre ahora que ha sido repuesta en el muro de la humilde casa de la calle Pichincha.

Sobre la discreta reserva que han guardado acerca del asunto las autoridades eclesiasticas no carecen de interes y actualidad las consideraciones que hace el doctor Viñas, uno de los sacerdotes mas ilustrados del pais, de respetable autoridad, em materia de teologia, de vastos conocimientos en civilizaciones y lenguas clásicas, autor de una gramatica hebrea y otra griega.

El doctor Viñas se inclina desde luego a un concepto optimista respecto de una posible procedencia divina de la sangre que mana del cuadro. Funda su criterio en la falta absoluta de pruebas contrarias á la virtud milagrosa del fenómeno y en una serie de presunciones que á su juicio descartan la supo-

sición de una supercheria, como ser ; la circunstancia comprobada de haber la imagen producido hasta la fecha unas diez mil gotas de liquido rojo, cantidad superior á cuanta pintura pudiera contener un cuadro, dado el caso que la pintura del mismo se l'icuara ; la persistencia perfecta de los colores, á pesar de tanta sangre deslizada sobre la cara y busto de la imagen ; la composición arterial de esta sangre, según los analisis quimicos practicados por médicos de criterio iconoclasta ; el testimonio de millares de testigos, entre los cuales merece especial consideración, en el concepto del canónigo Viñas, el examen que ha formulado ultimamente sobre la naturaleza del fenómeno el señor Mariño, conocido por sus ideas espiritistas, á quien no pueden oponerse reparos de parcialidad.

Dentro de la lógica que reconoce la existencia de milagros, no sólo incontrovertibles como los que figuran en el Nuevo Testamento, sino de los muchos extraordinarios que acontecen con frecuencia en los paises cristianos, no puede desconocerse que las consideraciones del doctor Viñas no van descaminadas en modo alguno. Como quiera que el hecho en cuestión se presenta rodeado de circunstancias análogas á las que concurren generalmente en la producción de esta suerte de fenómenos, no se le puede con justicia privar de la atención que merece de parte de todo creyente.

Je vous en donne, du reste, la traduction pour vos lecteurs français. Je vous prie d'en publier l'original.

Ainsi, votre désir d'obtenir des éclaircissements sur ce point d'histoire contemporaine trouvera plus facilement satisfaction auprès des gens qui ont un rôle dans cet épisode.

Ces gens ne comprennent que l'espagnol. La simple lecture de votre reproduction sera d'un précieux secours, pour qu'ils saisissent le but impartial et désintéressé des enquêteurs sur les faits en question.

Voici la traduction de l'article de *La Nacion* :

« Il paraît que le prétendu miracle, qui émut, il y a plusieurs mois, les habitants du quartier Saint-Christophe et fut cause d'une manifestation populaire qui occasionna l'intervention de la police, est en train d'être pris en considération par l'autorité ecclésiastique.

« Cette réflexion nous vient d'un article, publié ces jours derniers par notre confrère *El Norte de Santa Fe*, avec la signature du chanoine Jacinto R. Vignas.

« Nos lecteurs savent que l'image miraculeuse, après une promenade irrespectueuse à travers les bureaux de la police, fut soumise à l'analyse chimique et à diverses expériences, qui ne révélèrent aucune fraude.

« Or, une fois l'image replacée au mur du logis de la rue Pichincha, le sang s'est remis à couler.

« Quant à la discrétion, observée par l'autorité ecclésiastique sur ce sujet,

les considérations, auxquelles se livre le Dr Vignas, ne manquent pas d'intérêt.

« C'est un prêtre des plus éclairés du pays, de sérieuse autorité en théologie, très érudit sur les histoires et les langues du passé, auteur d'une grammaire hébraïque et d'une grammaire grecque.

« Le Dr Vignas incline à une opinion favorable sur la possibilité d'une origine divine du sang qui coule du tableau.

« Il se fonde sur l'absence complète de raisons, contraires à la vertu miraculeuse du phénomène, et sur une suite de présomptions qui, à son avis, écartent la supposition d'une supercherie : par exemple, le fait que l'image a sué jusqu'ici environ dix milles gouttes d'un liquide rouge, quantité supérieure à ce que peut contenir de peinture ce tableau, dans le cas où cette peinture se liquéfierait.

« Il y a ensuite la persistance parfaite des couleurs, en dépit de la quantité de sang qui s'est écoulée sur la figure de l'image.

« Il y a encore la composition de ce sang, qui est artérielle, d'après les analyses pratiquées par des médecins, d'esprit d'ailleurs iconoclaste.

« Il y a, par-dessus le marché, le témoignage de milliers de témoins, entre lesquels mérite une considération spéciale, d'après le chanoine Vignas, l'examen formulé récemment sur la nature du phénomène par M. Marigno, connu par ses doctrines spirites, auquel on ne peut opposer le reproche de partialité.

« La logique reconnaît l'existence de miracles, non seulement indiscutables comme ceux du Nouveau Testament, mais encore se produisant avec fréquence dans les pays chrétiens : l'on ne peut donc dédaigner comme déplacées les observations du Dr Vignas.

« Le fait en question se présente, entouré de circonstances analogues à celles qui concourent généralement dans ce genre de phénomènes, et l'on ne peut raisonnablement lui refuser l'attention qu'il mérite des personnes, qui ont la foi. »

L'opinion du chanoine Vignas, enregistrée par *La Nacion*, le plus important des quotidiens de Buenos-Ayres, d'après *El Norte*, son confrère de Santa-Fe, mérite d'être considérée.

Tient-elle compte des règles formulées par P. Saint-Yves dans son ouvrage magistral, *Le Discernement du Miracle ?*

C'est une question qui ne peut manquer de se poser.

Faute, en effet, d'avoir médité ces règles et faute d'avoir appliqué chacune d'elles aux conditions spéciales du phénomène controversé, le théologien risque de se laisser emporter par un jugement, suspect de graves causes d'erreur.

Quoi qu'il en soit, voici ce que je lis dans *La Fraternidad*, revue mensuelle de Buenos-Ayres (rue Belgrano, 2935) de juillet 1910.

« *L'image d'où suinte du sang.*

« Nous avons reçu diverses lettres, disant que dans une maison de la rue Pichincha, n° 1135, au modeste foyer d'ouvriers italiens, se trouve un chromo, représentant le Sacré Cœur, dont le cœur et les mains suintent du sang. Une foule de personnes ont regardé le chromo avec attention, s'y appliquant minutieusement, l'ont ensuite suspendu et, peu après, ont vu apparaître le sang.

« Pour l'assurer, il y a entre autres le Dr Juan A. Martinolich, domicilié rue Matheu n° 1138, le Dr Roberto Ehstein, demeurant rue Balcarce n° 1217 et le commissaire de la 20e Section, M. Picabea.

« Ces messieurs affirment que le sang suinte du cœur, sans que personne touche le chromo.

« Chacun d'eux a vérifié le phénomène, a touché le chromo avec un mouchoir et l'a retiré teint de sang.

« Nous ne doutons pas de la parole de ces messieurs. Cependant nous croyons qu'il convient pour une étude réfléchie de nommer une commission de personnes expertes en spiritisme, inclus le docteur ès-sciences chimiques Ovidio Rebaudi, pour procéder à l'analyse du liquide rouge qui suinte du cœur du chromo.

« Nous proposons que MM. Marigno. Odell, Canter et Rebaudi se constituent en commission pour enquêter sur ce sujet. »

Enfin un journal hebdomadaire de Buenos-Ayres *Constancia*, dont le rédacteur en chef est précisément don Cosme Marigno, duquel il est fait mention dans le précédent article de La *Fraternidad*, journal qui se publie rue Tucuman n° 1736, a publié dans son numéro du 17 juillet 1910 la lettre suivante du Dr Ovidio Rebaudi.

« Le dernier numéro de votre revue m'apprend que vous désirez mon opinion sur ce que l'on appelle *l'image d'où suinte le sang*.

« Sans doute la sincérité, la constance, l'application que déploya M. E. A. Zaniboni sur ce sujet méritent toute satisfaction et votre propre intervention pour recueillir, un échantillon du liquide, qualifié sang, pour être analysé, me place dans des conditions qui m'obligent péremptoirement à m'occuper de ce sujet, bien que ce sujet m'ait inspiré peu de sympathie, dès son début.

« L'exhibition de viscères humains, même en peinture, m'a toujours été désagréable.

« En faire l'objet d'un culte, m'indigne.

« La nature, ou la divinité, a eu quelque raison de les placer comme elle le fait, et de couvrir l'ensemble peu esthétique de ces organes, indispensables à la vie, mais qui par eux-mêmes n'ont aucun charme.

« Spiritualiste, je n'arrive pas à comprendre ce que peut rapporter un miracle — s'il y a des miracles — destiné à propager une idolâtrie. Ce serait, en effet, *l'adoration du cœur de Jésus* qui serait favorisée par ce miracle.

« La question ne consiste pas seulement à vérifier le phénomène, comme le suppose M. Zaniboni.

« La réalité du phénomène favoriserait le fanatisme des gens qui adorent le cœur, comme les plaies, comme le sang, comme les épines, qui représentent la passion du bon Jésus, mais qui ne se prêteraient pas avec simplicité et franchise à collaborer sincèrement à la recherche de la pure vérité, de la vérité indépendante de tout intérêt des bénéfices à venir, que peut leur rapporter l'invocation de leur image miraculeuse.

« Bref, il y a là un fait.

« Un liquide, pareil à du sang, qui sort de l'image quotidiennement, sous une forme qui écarte toute crainte de supercherie, étant donné la qualité des personnes qui l'ont constaté et leur nombre.

« J'en ai eu entre les mains trois échantillons.

« Deux me viennent de vous : l'un sur un mouchoir de fil, l'autre sur du papier.

« Le troisième a été recueilli sur une lame de verre par Mlle Petrona Baro.

« J'ai une confiance complète, quant au mode de prise des échantillons et c'est pourquoi j'ai cru inutile de me mettre en mesure d'en prendre moi-même de nouveaux.

« L'image avait été minutieusement frottée et essuyée avec des mouchoirs ; sa surface était bien sèche ; et nonobstant il apparut, après un temps plus ou moins long, un liquide qui, sous l'apparence de sang, sortait du cœur ou des clous de l'image, comme une goutte, qui fut recueillie premièrement sur un mouchoir, puis sur une feuille de papier (par vous) et, en troisième lieu, sur une lame de verre pour microscope par Mlle Baro.

« L'aspect du liquide est bien celui du sang ; carmin vif quand il est frais, rouge sombre quand il est sec.

« Mais pourquoi s'étonner que le liquide ressemble à du sang, puisque c'est précisément du sang que le peintre a voulu imiter sur le cœur et sur les plaies ?

« D'autre part toute matière colorante en dissolution présente un aspect plus clair et plus vif qu'à l'état sec, ce qui, dans le cas actuel, explique la parfaite similitude avec le sang pur, quand la goutte sort de l'image et quand elle se dessèche sur le mouchoir qui l'a recueillie.

« Quant à l'analyse, les résultats ont été absolument négatifs ; car les échantillons qui m'ont été soumis ne présentent aucun des éléments constitutifs du sang (surtout ni globules blancs ni globules rouges), aucune cel-

lule, comme il s'en trouve dans tout déchirement de tissus qui donne lieu à du sang, et pas même la matière colorante du sang.

« J'ai répété l'analyse sur les trois échantillons, sans me contenter des indications du microscope, et j'ai fait la recherche chimique des principaux composants du sang, toujours avec un résultat négatif.

« Quand il s'agit d'une goutte de sang frais, déposée sur une lame de verre pour microscope, un simple étudiant la reconnaît au simple examen microscopique.

« Tout ce que j'ai fait en plus, c'est à cause de l'assurance qui m'avait été donnée que divers chimistes ont constaté qu'il s'agit réellement de sang pour ces exsudations de l'image.

« Mais je crois qu'il y a là une erreur d'oreille, car l'enquête est si facile qu'une erreur de matière est impossible.

« Quant à la composition du liquide, il ne m'a pas été possible de la déterminer avec précision, à cause de la très petite quantité dont j'ai pu disposer et dont la majeure partie fut employée aux préparations et aux réactions, destinées à vérifier s'il s'agit ou non de sang.

« En réalité, c'était là ce que l'on me demandait alors.

« Aujourd'hui on me dit :

« Si ce n'est pas du sang, qu'est-ce que c'est ?

« C'est assurément une matière colorante destinée à imiter le sang humain et qui répond indubitablement à son objet, sans que je puisse signaler son origine, puisque je n'ai pas été placé dans les conditions propres à le vérifier.

« J'ai d'ailleurs, attaché peu d'importance à ce sujet, comme Président de la *Sociedad de Estudios Psiquicos.*

« A la vérité, celle-ci désigna, sans beaucoup d'enthousiasme, deux de ses membres pour s'en occuper et pour me procurer des échantillons en vue de l'analyse.

« Ces messieurs, durant leur présence dans la maison, ne virent pas suinter le sang ; mais ils recueillirent de toutes les personnes présentes l'assurance du fait et leur jugement a été absolument favorable, quant à la sincérité de ces personnes.

« Cependant ils me semblent attacher au phénomène plus d'importance qu'il ne mérite, tout au moins quant au but poursuivi par notre Société.

« Actuellement ils sont arrivés à recueillir eux-mêmes un échantillon du liquide et son analyse m'a été confiée. »

Ces divers documents donnent une idée des polémiques, qui ont leur centre autour de l'image miraculeuse de la Calle Pichincha.

A cet égard, je répète que les polémistes feront sagement de bien se pénétrer des règles énoncées dans *Le Discernement du Miracle.*

Faute de le faire, ils tomberont dans les mêmes erreurs que Pascal, lors de son plaidoyer en faveur du miracle de la Sainte Épine et que les Jésuites dans leur « *Rabat-Joie* ou observations sur ce qu'on dit être arrivé à Port-Royal sur le miracle de la Sainte Épine ».

« Le 1er mai 1727, mourait un saint selon le type si souvent consacré par l'Église, austère et rude envers lui, même jusqu'à la barbarie, aussi charitable qu'un saint Martin ou qu'un Vincent de Paul, entièrement épris de la pauvreté du Christ.

« Resté diacre, parce qu'il s'était jugé indigne du sacerdoce, il avait nom François de Pâris. »

Ces quelques lignes de la page 343 de *Le Discernement du Miracle* précèdent l'exposé des miracles dont Paris fut témoin, de 1727 à 1732, sur la tombe du diacre Pâris, jusqu'à ce que le fameux

De par le roi, défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu

mit un terme à ces miracles, autrement suggestifs que les images sanglantes, dont celle de Buenos-Ayres est un des spécimens.

La cause de ces phénomènes bizarres ? Elle est bien difficile à imaginer. J'essayerai, du reste, de le faire dans une prochaine lettre, en dépit de la difficulté du sujet.

DON PABLO

P.-S. — Pour les curieux qui l'ignoreraient, *Le Discernement du Miracle* a été publié à Paris, 14, rue Notre-Dame de Lorette, en 1909.

BIBLIOGRAPHIE

Dr M. Duz, docteur en médecine. **Traité pratique de Médecine astrale et de Thérapeutique**, permettant à chacun de connaître ses prédispositions morbides et de leur opposer les moyens thérapeutiques les plus appropriés. 1 vol. in-16 avec figures, tableaux, table et index analytique, etc., 5 fr. Tirage unique à 500 exemplaires.

Nous avons reçu un exemplaire de cet ouvrage et nous félicitons l'auteur d'avoir éliminé, d'une manière pratique, les parties techniques de la science médicale et de l'astrologie qu'il a assises sur une base scientifique. Après avoir traité assez longuement des rapports du corps avec les signes zodiacaux, l'auteur entre dans la discussion des tempéraments et des constitutions dont il établit les rapports avec les éléments primordiaux. Il traite également de l'action planétaire avec les affinités chimiques et thérapeutiques qu'il complète d'une liste des plantes dominées par les planètes, et

consacre un chapitre spécial à la diététique. Il entreprend ensuite l'érection des thèmes, et *inaugure* une méthode ingénieuse de diagnostic astral par la fusion des traditions ésotériques et des données astrales pures qui, à notre avis, est infiniment supérieure à la méthode ordinaire d'érection d'un thème d'après la date exacte de nativité.

L'ouvrage est complété d'illustrations très simples et très concluantes. Tous les curieux de ces sublimes sciences doivent se le procurer, car il est le seul qui porte la *Médecine astrale* à un point qui n'a jamais été atteint par d'autres ouvrages qui ont traité de ce sujet.

Extrait de la table des Matières.

Des corps célestes et de leur influence. — Des airs, des eaux et des lieux. — De la Synthèse physiologique. — De la Synthèse des tempéraments. — De la Synthèse des constitutions. — De l'Homologie anatomique. — De la Synthèse thérapeutique. — De la Synthèse diététique. — De la Pathologie astrale et des jours critiques. — De la Pratique astrale. — Table des signes zodiacaux qui régissent les pays et les villes. — Table analytique des plantes. — Etc.

L'autre coté de la mort, Par C.-W. Leadbeater. Fort vol. 600 pages. — Prix : 4 francs. Port en sus : 0 fr. 30.

Fausses idées sur la mort. — L'évidence de la survie. — Apparitions. — Le Sommeil. — L'éveil sur le plan astral pendant le sommeil. — Fausses conceptions religieuses sur la mort. — Notre attitude envers la mort. — Contre le deuil. — Le pourquoi de la vie terrestre. — La réalité de l'invisible. — Quelques incidents sur la vie en astral. — Résultats produits sur le défunt par les sentiments d'égoïsme, d'avarice, de jalousie, etc. — Les formes-pensées. — Sorts du criminel, de l'intellectuel, de l'homme de bien. — Le milieu astral. — Reconnaissons-nous les morts. — L'élémental du désir. — La descente de l'égo. — L'élémental mental. — Entités temporaires. — L'épanouissement de la conscience. — La quatrième dimension. — Les aides invisibles. — Visites astrales. — Apparitions annonçant la mort. — Ceux qui reviennent pour aider. — Philanthropie astrale. — Les avares, les suicidés, les désillusionnés, etc., après la mort. — Les lieux hantés. — De l'attitude à avoir devant un fantôme. — Les phénomènes spirites. — Comment la théosophie les explique. — Expériences personnelles. — La clairvoyance. — Matérialisations. — Causes de la Lévitation. — Explications de tous les phénomènes occultes. — Le ciel et la vie céleste. — L'évolution durant la vie céleste. — Comment on développe la clairvoyance. — Les derviches. — Comment on se réincarne. — Doctrine de l'Enfer. — Effets de la pensée sur le fœtus. — La méditation. — La mort des enfants, etc...

AVIS AUX LECTEURS

Les lecteurs auront remarqué que *L'Entente spiritualiste par la prière* est placée dans la dernière des feuilles bleues, immédiatement avant la première page du texte. C'est la place qu'elle occupera désormais.

Cette disposition aura l'avantage de permettre aux lecteurs de découper cette dernière feuille — suivant le pointillé indiqué —, soit pour s'en servir plus facilement pour eux-mêmes, soit pour la distribuer à titre de propagande.

Le Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

MAYENNE, IMPRIMERIE DE CHARLES COLIN